

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE CYCLOPAMA

**VIN MARIANI.**

*Le plus efficace et le plus agreable  
des toniques et des stimulants.*



*Ne constipant jamais*

EMILE ZOLA

A M. MARIANI,  
... la liqueur de vie, qui allait combattre la dé-  
bilité humaine, seule cause réelle de tous les maux,  
une véritable et scientifique fontaine de Jouvence,  
qui, en donnant de la force, de la santé et de la  
volonté, referait une humanité toute neuve.

EMILE ZOLA

DOSE:— Un verre à Bordeaux avant ou après les principaux  
repas. Pour les enfants un verre à Madère est suffisant.

LAWRENCE A. WILSON & Cie, Montreal  
Seuls agents au Canada.

**VOL. III - NO. 24**

**Samedi, le 27 Fevrier 1897**

# UNIVERSEL

## JOURNAL D'ILLUSTRATIONS

Paraissant une fois la semaine

ARTS, SCIENCES, VOYAGES, HUMOUR, SPORT, MODES

# 32 PAGES DE GRAVURES

DÉPOT GÉNÉRAL

**1560, NOTRE-DAME**

EN FACE DU PALAIS DE JUSTICE,

**MONTREAL.**

**5 CTS**  
**LE NUMERO**

Bureau et Atelier de Photogravure: 1560, rue Notre-Dame, Montreal.

# JERUSALEM

ET

## LA TERRE = SAINTE

LE CYCLORAMA UNIVERSEL commencera, le 20 mars prochain, la publication d'une relation d'un voyage en Terre-Sainte. Cet ouvrage remarquable est écrit par un pèlerin. Nous le donnerons

### ILLUSTRE DE 150 GRAVURES

#### Une carte de la Palestine

offrant une vue d'ensemble de l'itinéraire du voyage, permettra aux lecteurs de suivre les pieux pèlerins pour ainsi dire pas à pas, tandis que les nombreuses illustrations contribueront à leur procurer tous les plaisirs d'un voyage à Jérusalem, sans en éprouver les fatigues. La relation est rendue complète par

### UN PLAN DE JERUSALEM

Rien ne saurait mieux donner une idée de ce voyage extraordinaire que l'énumération des

#### PRINCIPAUX CHAPITRES

Kaiffa, le Carmel, Saint-Jean-d'Acre — Campement de Nazareth et de Djennin — Sébastieh (Samarie) — Naplouse — Puits de la Samaritaine, Silo — Les Montagnes d'Ephraïm — Campement de Sindjil — JERUSALEM — Fête de l'Ascension sur le Mont des Oliviers — Béthanie et ses souvenirs — Bethphagé — Le CALVAIRE, le SAINT-SEPULCRE — Le Patriarcat latin de Jérusalem — L'Ordre du Saint Sépulcre — Saint Jean-du-Désert — Bethléem — Le Sanctuaire de Sainte-Anne de Jérusalem — Pleurs des Juifs, le Temple de Salomon — Le Mont Sion, le Cénacle — La voie douloureuse — Les Filles de Sion — Sanctuaire de l'Ecce Homo — La Mosquée d'Omar — La mosquée El-Aksa — Promenade autour des murs de Jérusalem — Cavernes royales — Vallée de Josaphat — Tombeau des Juges — Tombeau des Rois — Tombeau d'Absalon, Torrent du Cédron — Siloé — Haceldama — Tombeau de la sainte Vierge — Grotte de l'Agonie — Le jardin de Gethsémani — Vallée de Térébinthe — Ramleh — Jaffa, etc., etc.

# LE CYCLORAMA UNIVERSEL EN VOLUMES

La collection des fascicules du CYCLORAMA UNIVERSEL forme de forts volumes, remplis de jolies gravures sur des sujets variés :

Beaux-Arts,  
Sciences,  
Voyages,  
Sports,  
Modes,  
Humour,  
Etc., Etc.

L'administration pourra disposer de quelques collections complètes, que nous vendrons aux prix suivants :

**3 VOLUMES RELIES, FORMANT 2,000 PAGES \$5**

Bonne reliure, dos en cuir et plats en toile.

#### Au volume, separement

Volume I — 620 pages, bonne reliure . . . \$2.00  
Volume II — 652 pages, même reliure . . . 1.75  
Volume III — 728 pages, même reliure . . . 1.75

Ce dernier volume ne sera prêt que vers le 15 mars prochain.

☞ Ceux qui désireraient se procurer la collection complète feront bien de ne pas tarder à donner leur commande.

#### Payable à livraison

Transport à la charge de l'acquéreur.  
S'adresser, par lettre ou autrement :

" LE CYCLORAMA UNIVERSEL "

1560, rue Notre-Dame,

B. de P. 2182.

MONTREAL.

# PRIME No 5 UNE MONTRE EN NICKEL

Nous pouvons disposer d'un nombre limité de Montres, que nous offrons à nos lecteurs à aussi bonnes conditions que possible, comme on peut s'en assurer en lisant ce qui suit :

C'est une montre à remontoir, en nickel ; mais une véritable montre et non un mouvement d'horloge dans un boîtier : il suffit de la remonter quelques tours pour qu'elle marque le temps pendant trente heures.

#### CONDITIONS

Tout abonné qui paiera un an d'avance aura droit à la prime No 5 au prix excessivement bas de 50 centins.

Tout abonné qui paiera six mois d'avance aura droit à la prime No 5 au prix de 75 centins.

Tout acheteur au numéro qui produira 10 coupons consécutifs aura droit à la prime No 5 au prix de \$1.10

Tout porteur de 5 coupons consécutifs aura droit à la prime au prix de \$1.20.

Tout porteur de 1 coupon pourra avoir la prime au prix de \$1.25.

#### REMARQUES

Pour les personnes qui peuvent se rendre au bureau du CYCLORAMA UNIVERSEL avec leurs numéros, il n'est nécessaire de les couper ; il suffira de produire les numéros pour faire annuler les coupons et avoir droit à la prime aux conditions annoncées.

#### AVIS

La prime No 2 est épuisée. Nous n'avions qu'une certaine de ces cadrans phosphorescents et ils ont tous été enlevés. Comme il nous est impossible de nous en procurer d'autres pour le moment, la prime No 2 est discontinuée. Nos lecteurs de la ville, et surtout ceux du dehors, voudront bien en prendre note.

## COUPON

A DETACHER

# DU CYCLORAMA UNIVERSEL

Pour les acheteurs au numero.

BEAUX-ARTS



UNE RENCONTRE DESAGREABLE

## LE FLAIR D'UN GENDARME



Le cambrioleur—Nom d'un chien ! v'la les gendarmes sur mes traces... Comment faire ?.. Ah ! une idée ..



Le gendarme — Nonobstant, je suis sur la bonne piste.

Un jour qu'une indisposition avait retenu Paul, un enfant de six ans, à la maison, le père avait cueilli pour lui dans le jardin deux belles pêches, qu'il remit à la maman en disant :

— Voici deux pêches pour mon petit Paul, une pour aujourd'hui, une pour demain.

Deux heures après, l'enfant réclame son fruit la mère cherche et n'en trouve plus qu'un seul.

— Ta pêche, cher enfant, mais tu l'as mangée déjà, puisqu'il n'en reste qu'une.

— C'est vrai, mère ; mais c'est celle de demain que j'ai mangée. Donnes-moi donc, comme l'a dit papa, celle d'aujourd'hui.

Un brave ouvrier normand travaillait chez une digne fermière normande. Après le déjeuner :

— Dites donc, dit la fermière à l'ouvrier, pour ne pas vous déranger deux fois de votre travail, si vous diniez tout de suite ?

— Très volontiers.

Le diner terminé, même demande de la fermière :

— Pour économiser votre temps, je vous propose de souper immédiatement ?

— Qu'a cela ne tienne, répond l'ouvrier, dès lors que vous le désirez.

Il avait à peine fini que la fermière arrive triomphante :

— Ah ! J'espère bien maintenant que vous allez travailler comme quatre.

— Pardonnez-moi, après souper, j'ai l'habitude d'aller me coucher... Bonsoir donc !

## La toux

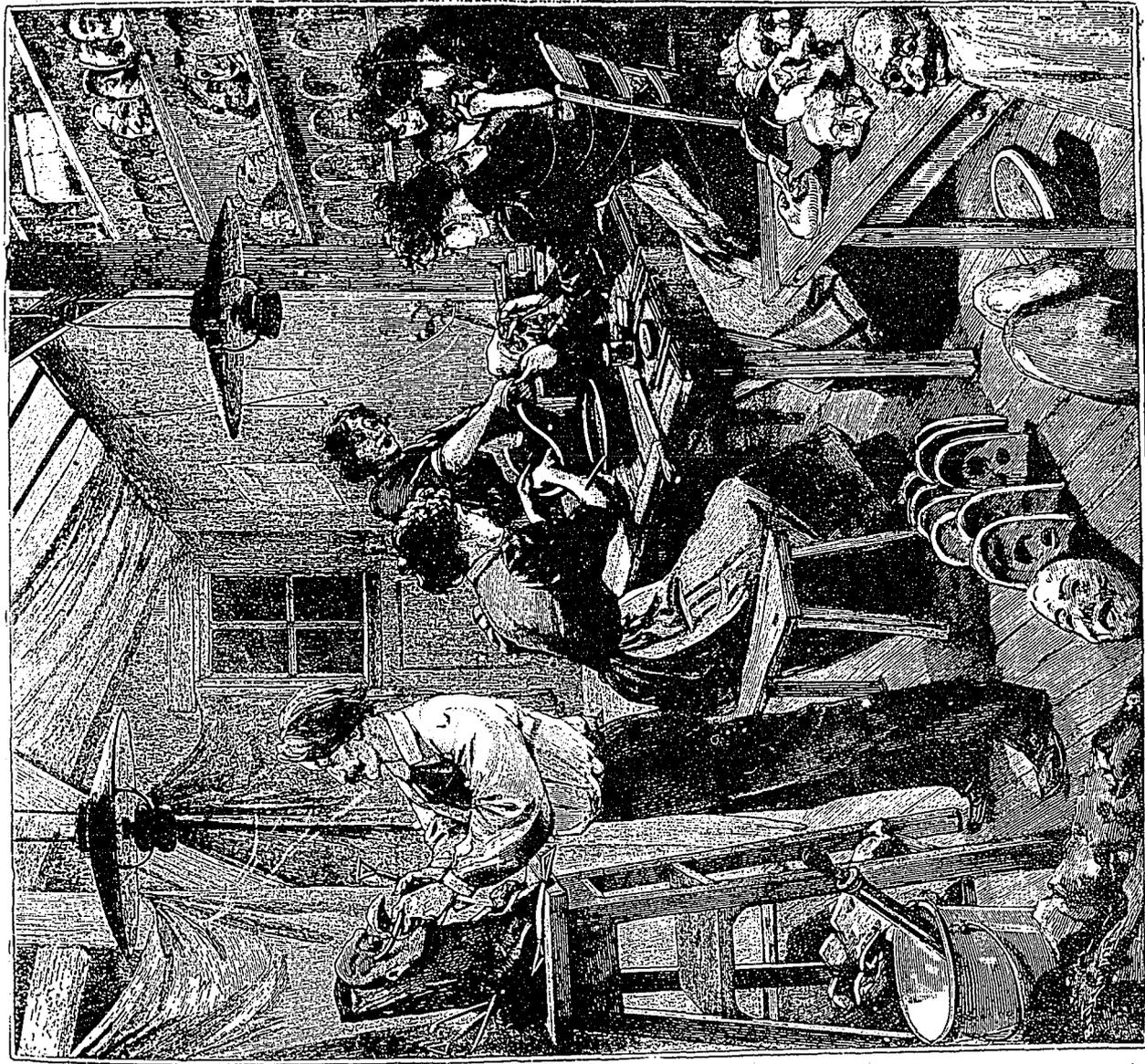
La plus tenace est apaisée rapidement avec quelques doses de **Baume rhumal**.

L'action de ses principes sédatifs et balsamiques modifie les sécretions irritables des bronches ; le calme qu'il procure est réellement réparateur.

Sur les tours de Notre-Dame :

— Quel est donc ce clocher qu'on voit, là-bas, dans le lointain ?

— Ça, Monsieur, c'est le Sacré-Cœur ; mais si vous êtes myope, c'est Saint-Jacques.



LA FABRICATION DES MASQUES

LA FABRICATION DES MASQUES

Le rétablissement de la cavalcade du Beuf-Gras, à Paris, rend au Mardi-Gras sa gaieté de jadis. Aussi le masque a-t-il "repris," pour employer une expression de métier. On en fabrique depuis un demi siècle jusqu'à une piastre la pièce.

On n'évalue pas à plus de deux cents les personnes, presque toutes des femmes, qui vivent à Paris de la fabrication des masques ; à elles toutes, elles produisent environ 1 million à 1 million 200,000 masques.

C'est un "artiste" qui est chargé de la création des modèles. Sculpteur pour masques ! Voilà une spécialité qui méritait sa place dans la galerie des métiers bizarres. Jadis, à chaque fin d'année, cet artiste s'entourait des photographies de personnages ayant joué un rôle important et il reproduisait leurs traits, en les poussant à la caricature. Mais, aujourd'hui, on a abandonné ces visages à "allusions" : on préfère les masques tout simplement amusants.

Les modèles achevés, on tire un certain nombre de moules creux. Les ouvriers y adaptent des feuilles de carton trempées dans l'eau et devenues absolument molles. Les feuilles ne présentant aucune résistance suivent toutes les sinuosités du moule. Quand le masque est sec, on procède à son coloriage, puis on le vernit. Et il n'y a plus ensuite qu'à le livrer au public.

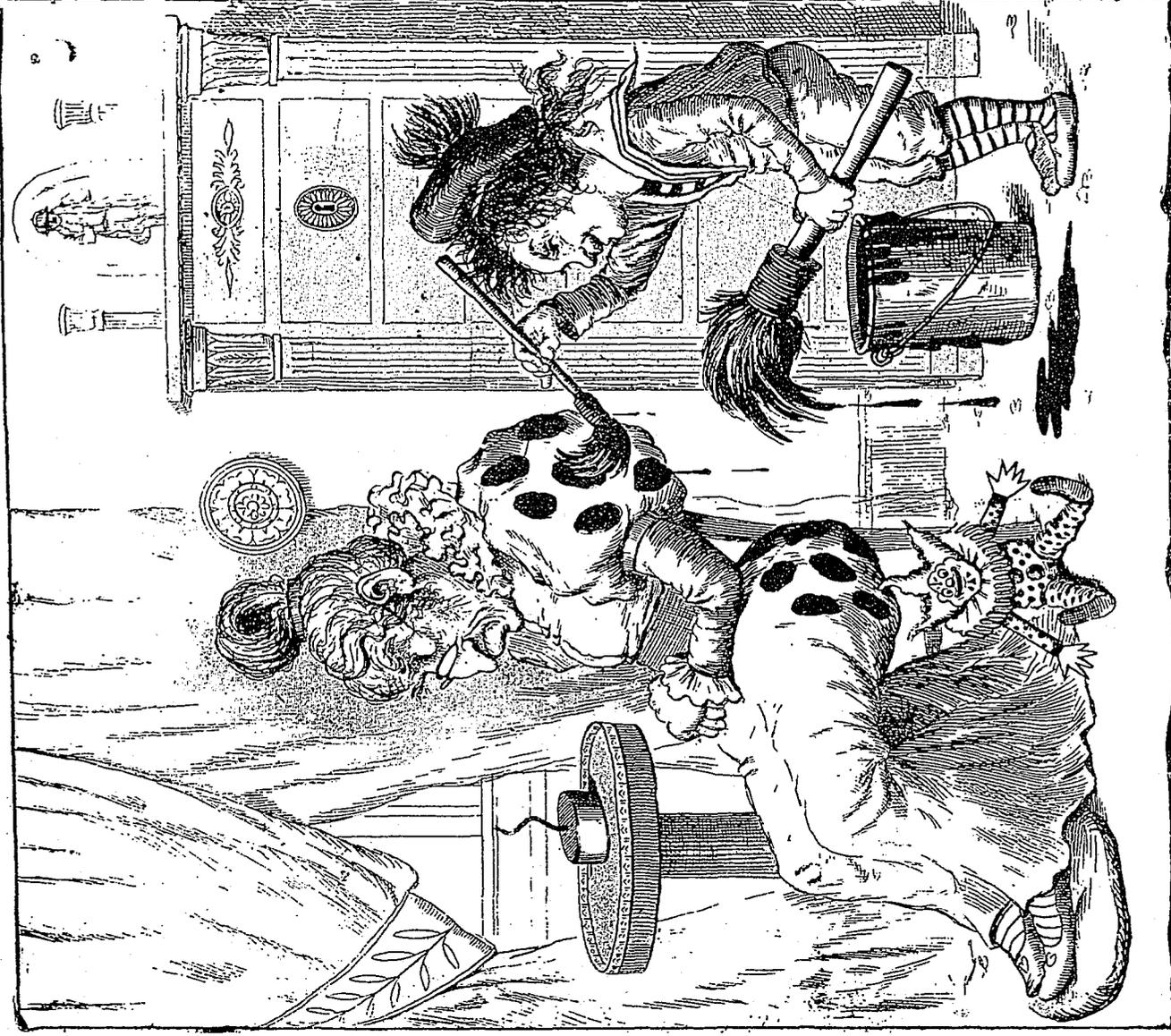
Un entrepreneur de mariages demande à un jeune homme les qualités qu'il exige chez une femme. "Beauté, ordre, économie, douceur, jeunesse, richesse" répond celui-ci.

— C'est tout ?

— Oui.

— Eh ! bien, vous n'êtes pas dégoûté ; moi, avec cela, je fais cinq mariages !

L'homme qui aime la bonne compagnie est souvent seul.



C'est grand'mère qui va être contente, en se réveillant, de se voir habillée comme mon bouffon !...

Monsieur et sa domestique :

— Tiens ! Victorine, vous me rapportez les trois sous que je vous avais donnés pour le timbre ?

— Pardon, m'sieu, j'l'ai mise ; mais y avait personne ; alors, j'l'ai j'tée dans l'trou sans qu'on m'voie !

Petit Bob — Dis donc, papa, quel animal que c'est qu'un pessimiste ?

Le père — Le pessimiste n'est pas un animal, Bob ; c'est un monsieur qui se figure que tout le monde a le foie malade parce que le sien est en mauvais état.

Les a tous supplantés

Le Baume rhumal par son efficacité, a supplanté tous les remèdes préconisés jusqu'à ce jour pour le traitement des affections de la gorge et des poumons. Dans toutes les pharmacies, 25 cts la bouteille.

Un mot charmant de tact et de délicatesse féminine :

Une jeune veuve vient d'épouser le frère de son premier mari. Ce dernier était un homme fort intelligent, très artiste et qui avait meublé sa maison de merveilleux objets d'art.

Comme une visiteuse complimentait la veuve devant son second mari de l'élégance de sa demeure :

— Oh ! oui, fit-elle, mon pauvre beau-frère avait tant de goût.

Le petit Cadratin avait manqué la classe, aussi dû-t-il s'en retourner chercher un billet de Mme Cadratin motivant son absence.

Il revint quelques minutes après avec le billet ainsi conçu :

Monsieur,

Mon garçon n'a pu se rendre en classe parce qu'il avait perdu son bérêt avec lequel j'ai l'honneur de vous saluer.

\* SCENES DE LA VIE AMERICAINE \*



UNE INSULTATRICE ATTAQUEE ET PILLEE PRES D'UN COLLEGE



UNE FILLE DE LA LIBRE AMERIQUE QUI REFUSE LE MARIAGE

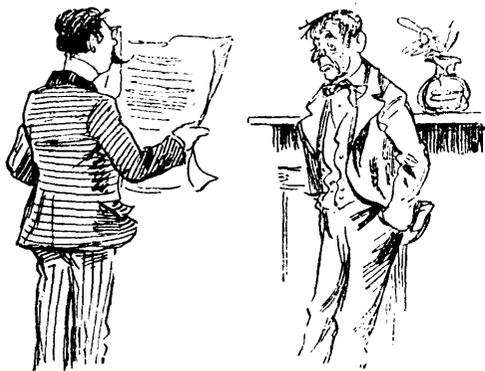
## PAS UNE RÉVÉLATION



M. Polyte.—Vous aurez peine à le croire, vous savez, mais je suis supposé être le fou de la famille.

Les demoiselles (ensemble)—oh ! nous soupçonnions cela, M. Polyte !....

## PAS UN BUVEUR D'EAU



—Ecoute, Isidore : “ Il y a de l'eau dans tout ce que nous mangeons.”

—Parbleu, et c'est bien pourquoi je prends mon gin aussi pur que je peux l'avoir !....

Rossini, qui, on le sait, passa les trente dernières années de sa vie sans rien produire, avait pris l'habitude, quand il était de bonne humeur, de traiter tout le monde de “ collègue”. Un banquier, retiré des affaires, ne fut pas peu surpris d'entendre l'auteur du *Barbier* lui donner cette qualification :

— Eh ! fit Rossini, je ne travaille plus depuis si longtemps, que je suis devenu le collègue de tous les gens qui ne font rien

## SOUS UNE MAUVAISE ÉTOILE



“ Mademoiselle, je n'ai jamais eu de chance ; toutes les jeunes filles que j'ai voulu épouser par inclination étaient toujours trop pauvres pour que je puisse le faire.”

Une bien jolie réplique de la marquise douairière de T...

— Qu'est-ce en somme que la fidélité ? lui demandait-on l'autre soir.

— C'est, répliqua l'aimable septuagénaire, une forte démangeaison avec défense absolue de se gratter.

## ERREUR N'EST PAS COMPTE



—On dirait que vous êtes en froid avec Mad. Du-grand.

—Oui ; je me suis mêlé un peu, vous savez, et je leur ai envoyé les mêmes cartes du jour de l'an qu'ils m'avaient adressées l'année dernière.

## AU THÉÂTRE

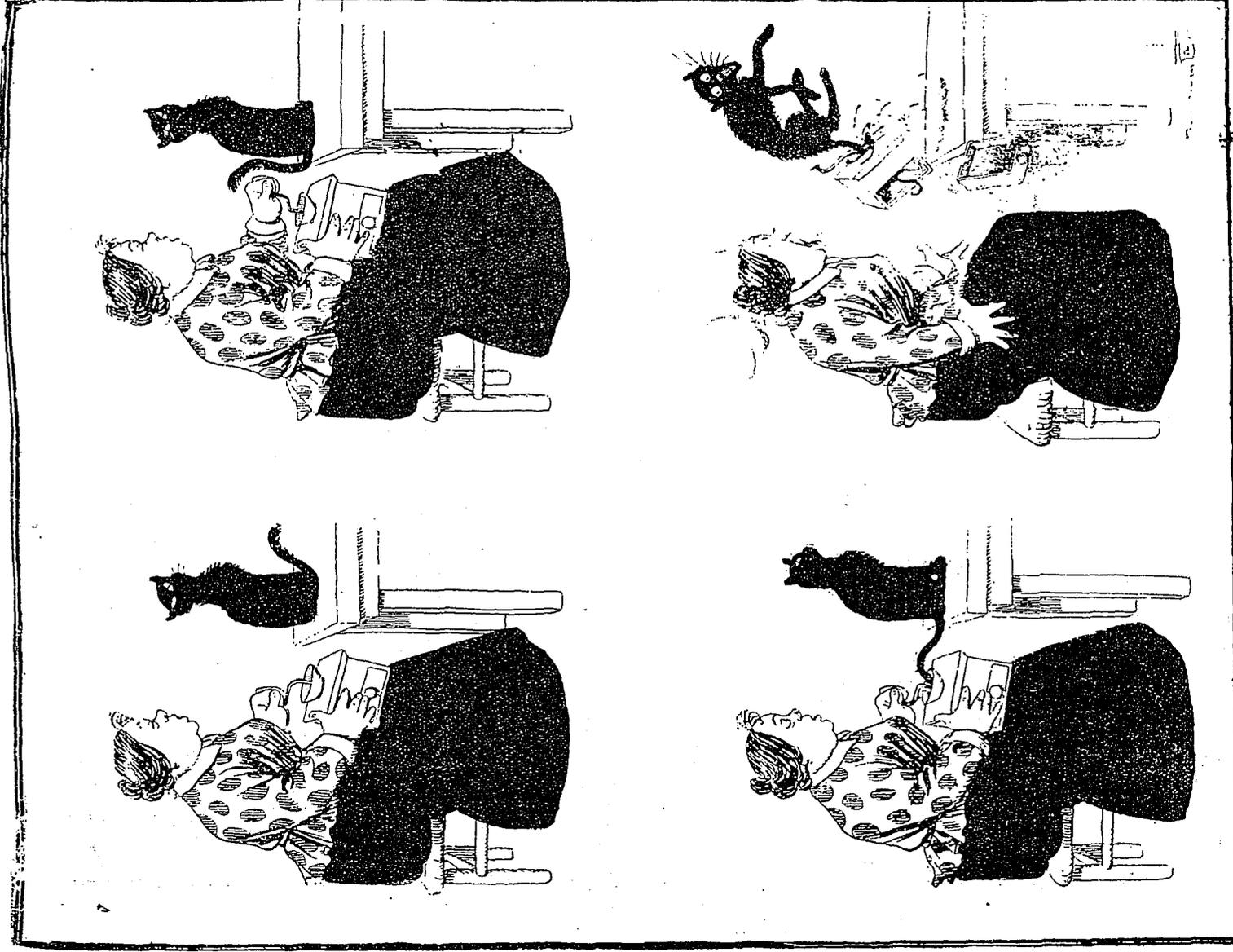


Un galant homme qui voue aux gémonies les deux charmantes créatures qu'il a eues devant les yeux toutes la soirée.



LES EVENEMENTS DE CUBA — UNE CHARGE DE LA CAVALERIE CUBAINE CONTRE L'INFANTRIE ESPAGNOLE

## LE MOULIN A CAFE — CONTE SANS PAROLES.



En revue, le général orné d'une superbe balafre s'approche d'un soldat qui le regarde avec de gros yeux.

— Hein, dit le général en portant la main à sa blesure, j'y étais à ce coup de sabre-là !

— Oui, mon général, répond le soldat, et celui qui vous l'a fait... ichu s'y trouvait aussi.

es aristocrate, tu dois t'appeler de Martinville.

— Citoyen président, répliqua-t-il, je suis ici pour être *raccourci* et non pour être *allongé* : laisse-moi mon nom.

— Eh ! bien, qu'on l'*élargisse* ! s'écria un loustic dans la salle.

Ce mot fit rire Fouquier-Tinville lui-même et le désarma.

C'est prouvé

La santé pour les malades désespérés atteints de rhumes persistants est obtenue par l'emploi du **Baume rhumal** dont l'efficacité est prouvée par des milliers de guérisons radicales.

En vente chez tous les pharmaciens.

Martinville comparait en 1793 devant le tribunal révolutionnaire. On lui demanda son nom.

— Martinville, répondit-il.  
— Tu veux cacher ta qualité, lui dit le président : tu



Un ouvrier du marché au coton, à Bombay



Un coolie Hindou, à Bombay

## UNE TOUR DES MORTS AUX INDES

A propos de la peste qui sévit si cruellement aux Indes en ce moment, on a raconté que les Parsis, qui forment une caste à part dans la population hindoue, avaient la coutume, quand un des leurs succombait, de porter son cadavre sur une tour où il était donné en pâture aux corbeaux.

Non loin de Bombay, sur la colline de Malabar, il y a six de ces tours, qu'on nomme "Tours du Silence."

Quand un cortège funèbre a gravi la colline sacrée, il s'arrête à trente mètres des murs, où se lit une inscription qu'on peut ainsi traduire : "Halte-là !"; deux porteurs se détachent alors du groupe et introduisent

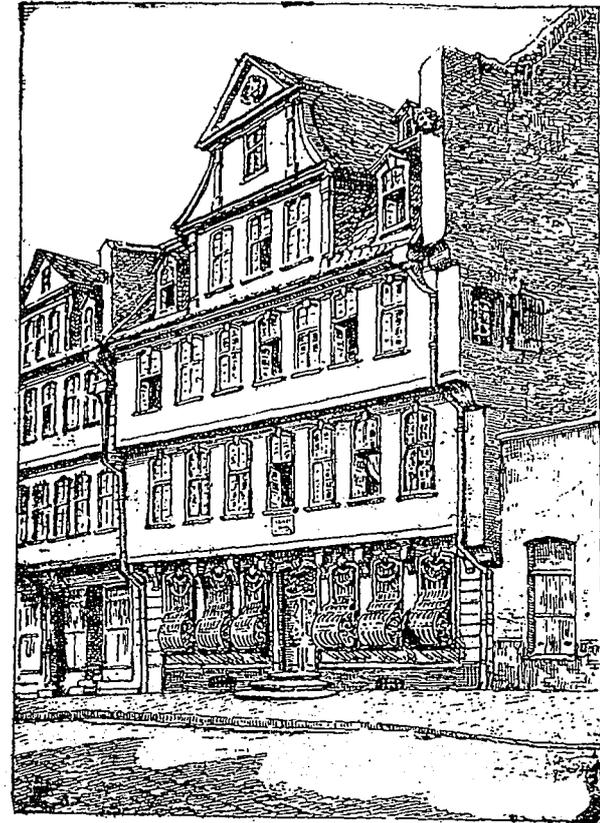
le corps dans la tour où il est mis à nu et livré aux vautours.

" Nous sommes entrés nus dans le monde, disent les Parsis, nous devons le quitter nus."

Deux heures après, il ne reste plus qu'un squelette qui est exposé aux rayons du soleil pendant quinze ou vingt jours ; puis, on le transporte dans le puits central de la tour, où les restes mortels de l'être humain doivent disparaître sans possibilité de souillure pour la terre, notre mère commune ; aussi, des conduits souterrains, remplis de charbon de bois, recueillent l'eau du ciel qui a été en contact avec ces dernières dépouilles et la laissent s'écouler dans des citernes dont le fond de sable perméable la rend filtrée et purifiée à la terre.

Chacune des tours est ouverte pendant six mois et fermée durant dix-huit. Au centre se trouve le puits, entouré d'une vaste plate-forme concentrique où les cadavres sont placés dans des trous oblongs creusés eux-mêmes sur trois rangs circulaires, le rang supérieur

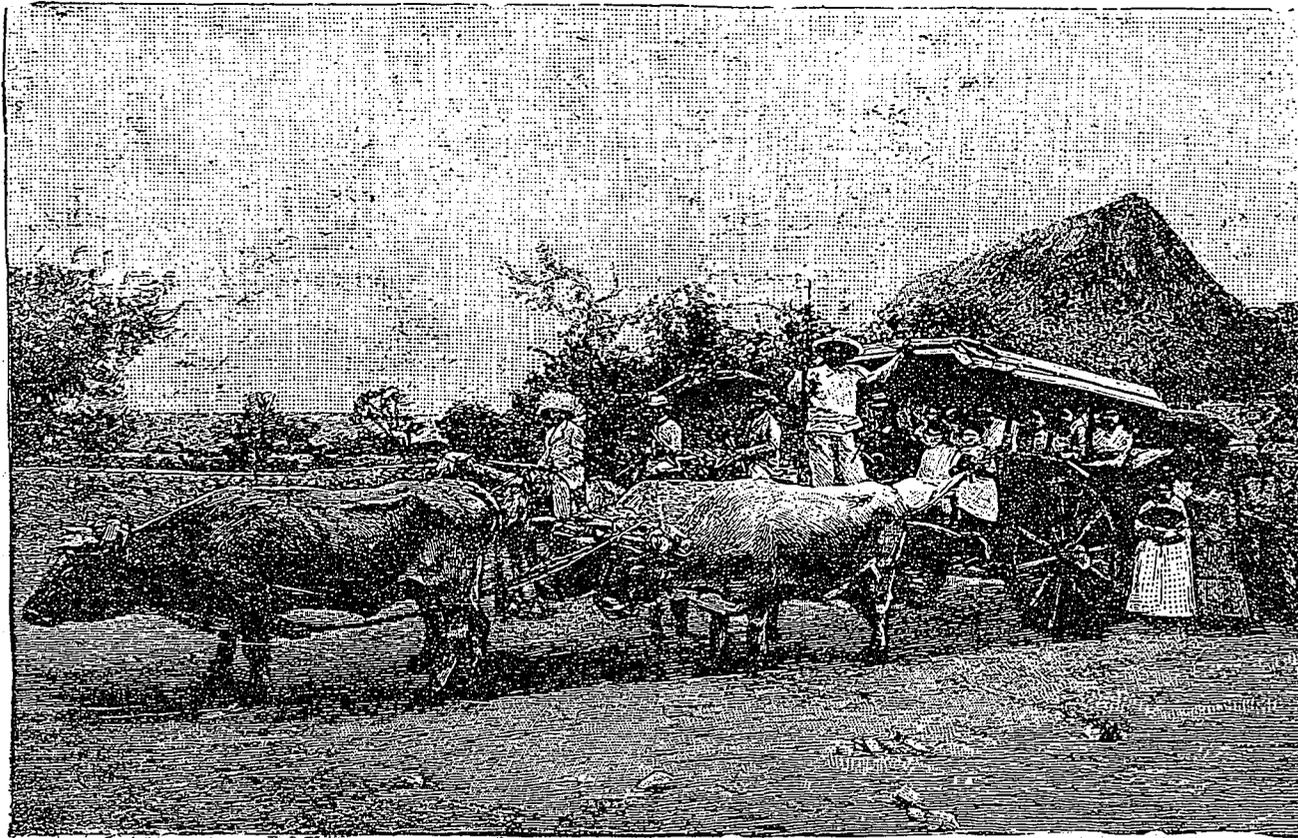
## LES DEMEURES HISTORIQUES



Maison natale de Goethe, à Francfort

étant réservé aux hommes, l'intermédiaire aux femmes et l'inférieur aux enfants. Deux cent seize squelettes peuvent trouver place en même temps dans ces grandes tours, où ils tombent bientôt en poussière, sous l'action dissolvante de l'eau et de l'air.

Le comble de la glotonnerie ;  
Avaler des couleuvres.



HAVANE — UN EQUIPAGE DANS UNE PLANTATION

## LE TRANSCONTINENTAL ASIATIQUE.

Depuis que la première pierre du chemin de fer Transsibérien a été solennellement posée à Vladivostok, le 12 mai 1891, par le Grand-Duc héritier, aujourd'hui le Tsar, la date de 1900 a été assignée à l'achèvement de cette œuvre colossale. Chaque année a marqué, avec une régularité exemplaire, une étape vers cet achèvement. Aujourd'hui, 1,360 milles sont en exploitation à l'ouest du côté de l'Oural, et mettent Omsk et Krasnoïarsk en communication directe avec Moscou et

Saint-Pétersbourg ; à l'est les convois circulent entre Vladivostok, Nicolskoïé et Grafskaïa, sur une longueur de 252 milles. Dans son rapport sur le budget de l'Empire pour l'année 1897 — budget sanctionné par l'empereur le 30 décembre 1896 — M. S. Witte, ministre des finances, a pu formuler cette promesse précise :

“ La marche des travaux donne lieu d'augurer qu'en 1898, et, quoi qu'il arrive, en 1899 au plus tard, la grande voie ferrée rejoindra, des deux extrémités opposées, les rives de l'Amour, et que, reliée par un service

de bateaux rapides remontant et descendant le fleuve, elle formera une communication à vapeur ininterrompue d'un bout à l'autre de la Sibérie jusqu'à l'Océan Pacifique.”

Ajoutons que le Transsibérien a coûté déjà au budget de l'Empire russe plus de 665 millions de francs, et qu'en 1897, 182 millions seront consacrés à poursuivre cette grandiose entreprise, qui emploie les bras de 70,000 ouvriers.

On a calculé que, le jour où les villes de Strietensk et de Khabarovka seraient réunies, non plus par l'Amour, gelé pendant les longs mois d'hiver, mais par la dernière section de voie ferrée prévue au projet primitif, — section longue de 1,335 milles environ, — le voyage de Paris au Japon pourrait s'effectuer en quinze jours, en y comprenant la traversée de Vladivostok à Nagasaki. Selon un autre calcul, établi par *l'Economiste français*, si l'on appliquait à la Sibérie le tarif réduit qui est en vigueur en Russie, le voyage de Tchéliabinsk à Vladivostok coûterait 225 francs en première classe, 135 francs en seconde, 90 francs en troisième. Cela mettrait le transport d'un voyageur, de Paris à l'extrémité orientale de l'Asie, à 513 francs en première classe, 331 francs en seconde et 215 francs en troisième, pour un trajet d'environ 8,125 milles.

\*  
\* \*

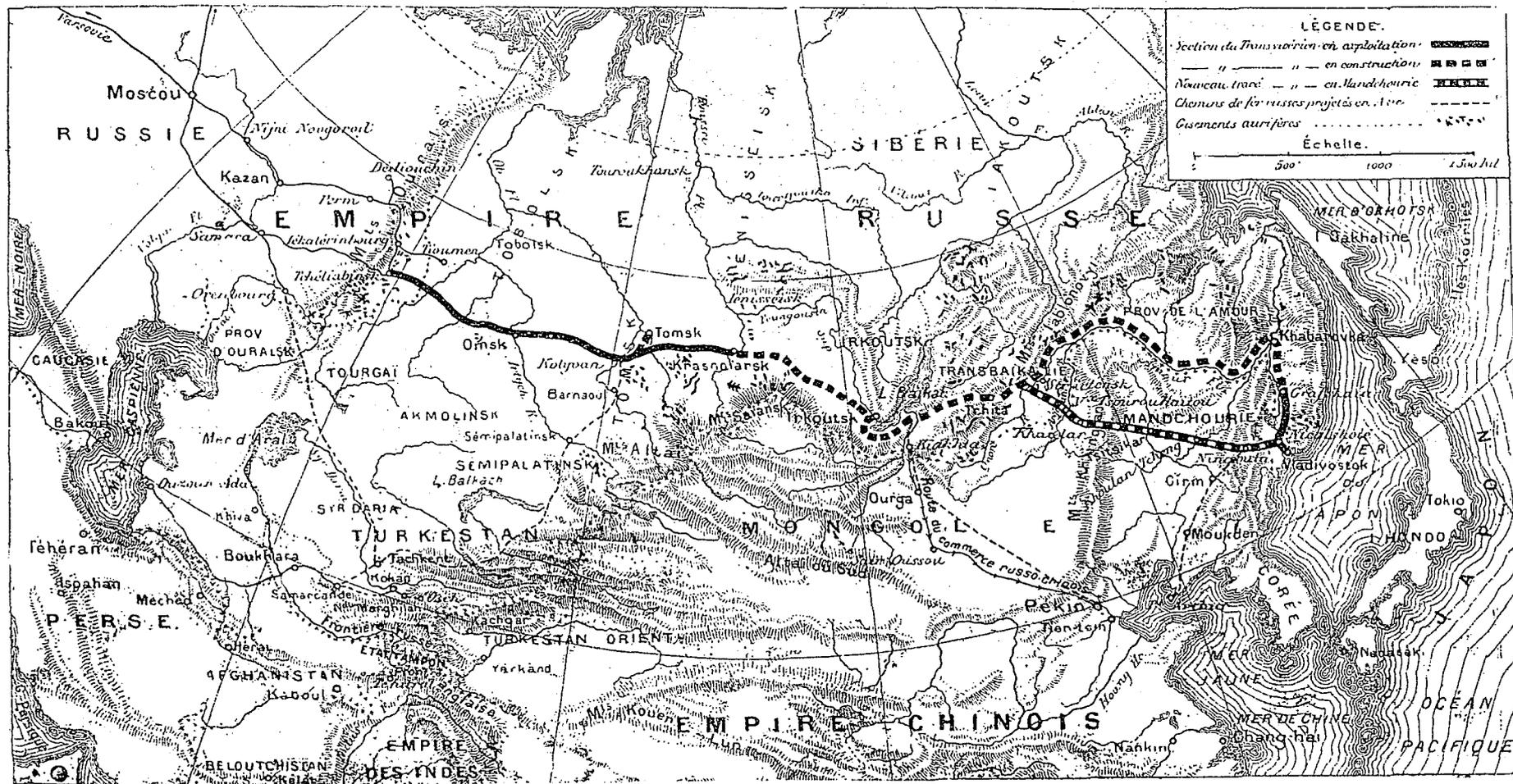
Cependant, il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte pour constater que si le tracé du Transsibérien est, jusqu'au lac Baïkal, aussi direct que possible, conformément à la règle d'Euclide et à la tradition russe en matière de chemin de chemin de fer, à partir de ce point il s'écarte singulièrement de la ligne droite, remonte vers le nord et fait un immense détour pour redescendre au sud sur Vladivostok. S'agit-il de tourner des obstacles naturels ou de traverser des régions plus riches ?

Au contraire : en s'attachant à suivre la vallée de l'Amour dans ses directions capricieuses, le Transsibérien pénètre à la fois dans un désert et dans la zone où sont accumulées les plus grandes difficultés topographiques et climatériques, tandis que, s'il poursuivait son chemin vers l'est, non seulement il se heurterait à moins d'obstacles, mais il parcourrait des contrées plus fertiles et ayant un climat bien meilleur.

Si le tracé du Transsibérien, adopté en 1891, suit la rive gauche de l'Amour, c'est tout simplement que la rive droite du fleuve, jusqu'à Khabarovka, appartient à

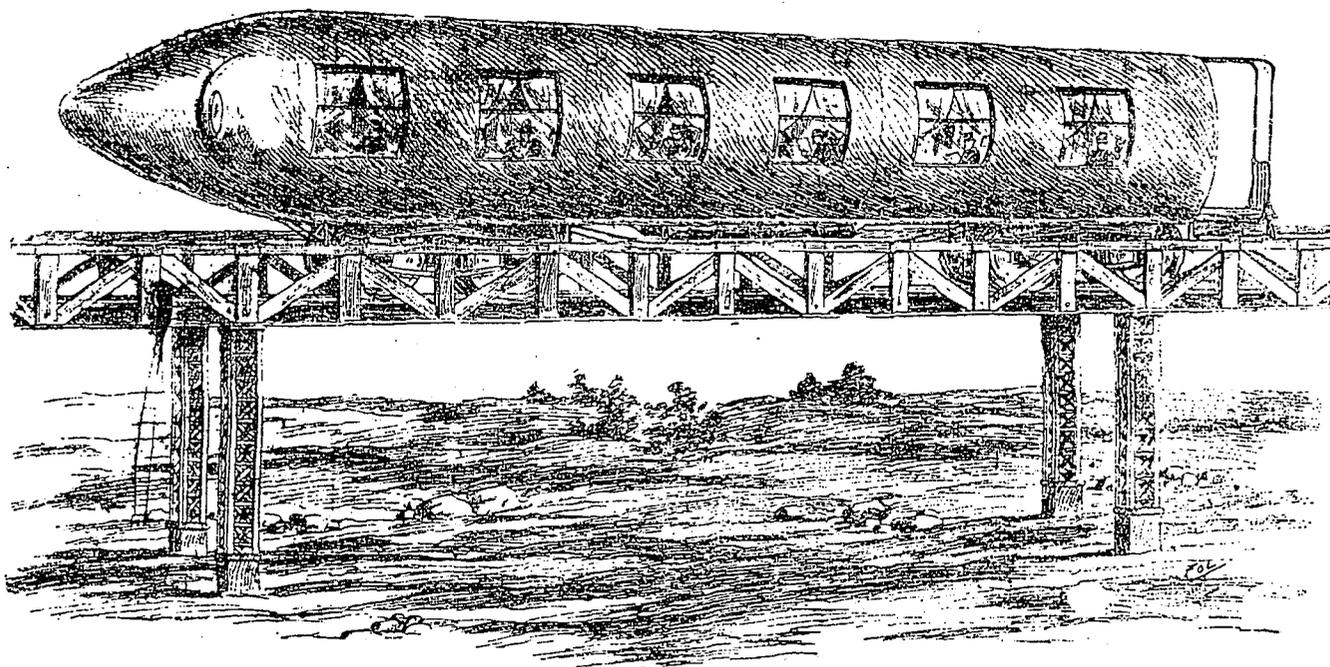
(Suite à la page 656)

LE CHEMIN DE FER TRANS-SIBÉRIEN



CARTE DU NOUVEAU TRACÉ A TRAVERS LA MANDCHOURIE CHINOISE

## LA LOCOMOTION RAPIDE DANS L'AVENIR



Idée émise pour un chemin électrique à voie étroite, d'une vitesse de deux milles à la minute.

la Chine. Dans un des projets écartés, le railway couvrirait bien la Mandchourie chinoise ; mais il fallait le consentement et des garanties de la Chine, et l'on sait quelles difficultés le Céleste Empire oppose à toute tentative de pénétration de chemins de fer européens.

Quoiqu'il en soit, dès 1891 il avait été convenu que la section Strientensk-Khafarovka serait provisoirement réservée et ne serait entreprise et même étudiée qu'en dernier lieu ; une excellente raison en était donnée : l'exécution préalable des autres tronçons devait faciliter le transport, sur le parcours choisi, du personnel et du matériel ; mais il s'agissait aussi d'attendre les événements.

Ils sont venus... Après le concours prêté par la Russie à la Chine, à l'issue de la guerre sino-japonaise, il était facile de prévoir que le gouvernement du Tsar sau-

rait recueillir les fruits de son habile invention. En effet, en septembre dernier, le gouvernement chinois conclut avec l'administration de la Banque russo-chinoise un accord, d'après lequel cette Banque serait chargée de la construction et de l'exploitation du chemin de fer de Mandchourie, sous le nom de *chemin de fer chinois de l'Est*.

Le 16 décembre, les statuts de la Société du chemin de fer obtinrent la sanction de l'Empereur de Russie.

Bien entendu, le tracé était tout prêt. C'est à la station d'Onon, dans la Transbaïkalie, que s'amorcera la voie ; elle franchira la frontière près de la ville chinoise de Vieux-Tsourouhaitou et du fort russe du même nom, et se dirigera sur Khaïlar, simple bourgade près de laquelle se tient annuellement, au mois d'août, la grande foire de Gandjour, le marché le plus achalandé des pays mongols et mandchoux.

Après avoir traversé les monts Khingans, le chemin de fer de Mandchourie passera par la ville importante de Tsitsikar, par Khoulan-Tchen, Ningoutta, et se reliera avec la ligne de l'Oussouri méridional, près de la station de Nicolskoïé, non loin de Vladivostok.

L'économie de distance ainsi réalisée sera d'environ 345 milles sur 5,800, et les divers chiffres que nous avons donnés plus haut devront être par conséquent réduits dans la même proportion.

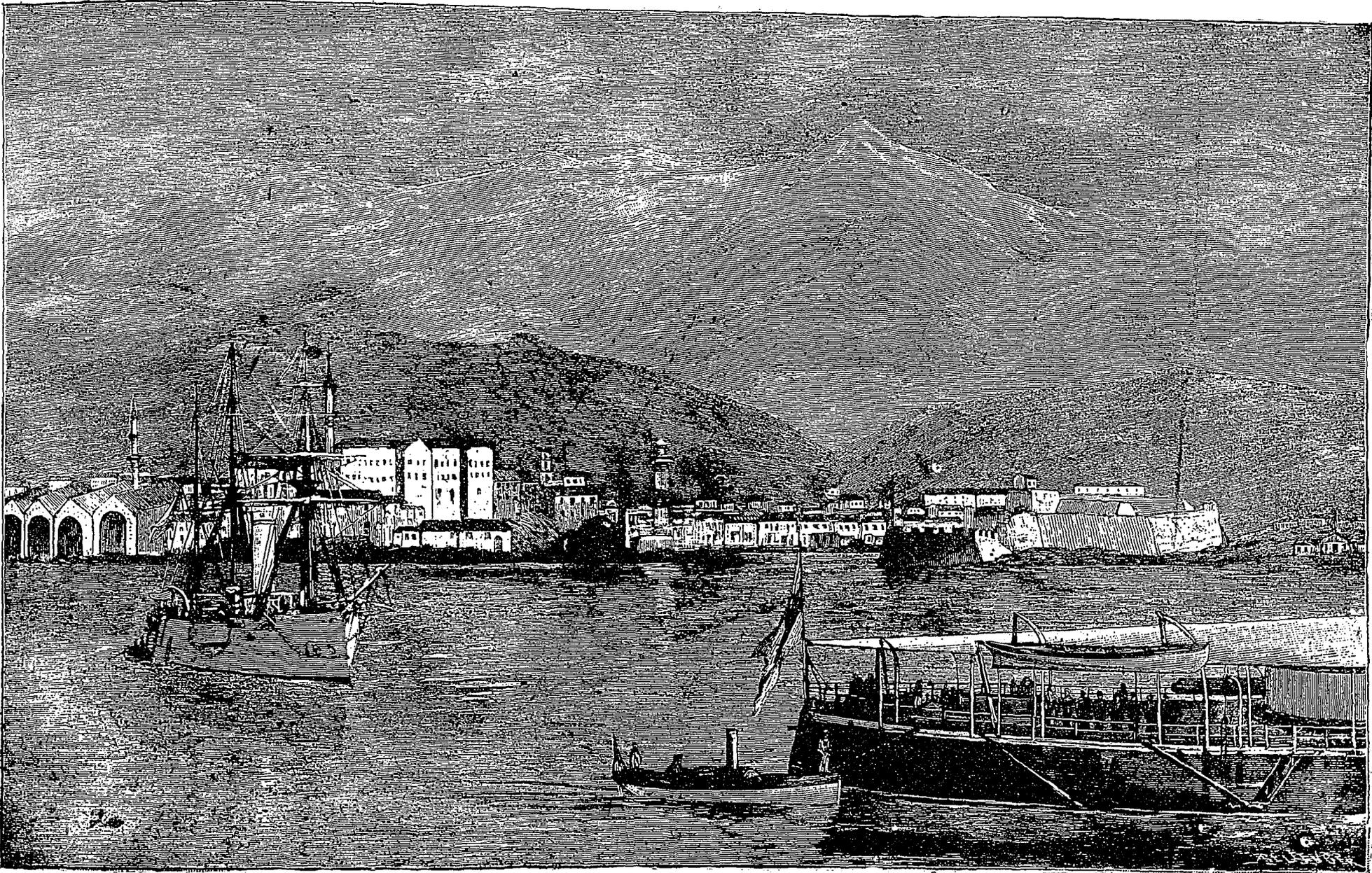
Gagner 345 milles c'est quelque chose ; s'assurer le bénéfice du développement agricole et commercial d'une province fertile, dont on peut évaluer la superficie à 600,000 milles carrés, c'est plus encore ; mais poser 940 milles de rails russes sur le sol chinois, à 600 milles seulement, par places, de Pékin, c'est un véritable coup de maître dont les conséquences sont incalculables.

Le chemin de fer de Mandchourie a beau se dénommer *chemin de fer chinois* de l'Est, il est à peine utile de démontrer que c'est en fait un *chemin de fer russe* que la Russie va construire. Nous avons sous les yeux le texte des engagements contractés par la Société envers le gouvernement russe, — lequel lui accorde la garantie d'intérêts, — et nous y lisons : "... La ligne chinoise se charge du transport de tous les trains russes, dans leur composition complète, entre les lignes russes du Transbaïkal et celles de l'Oussouri... Le trafic sur la ligne chinoise doit être proportionné à celui des voies ferrées russes aboutissant à la dite frontière chinoise..." etc., etc.

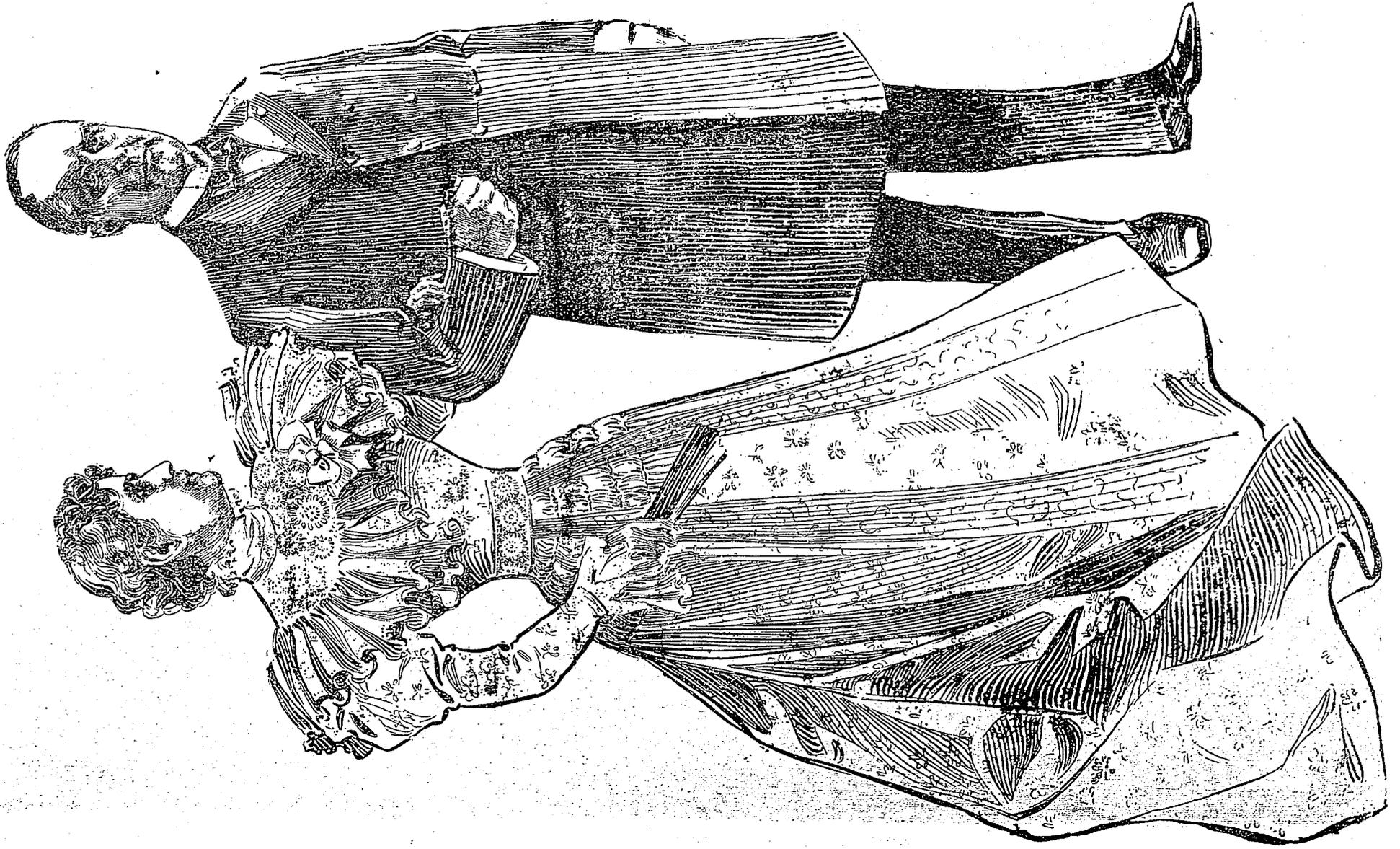
Il est vrai que le président de l'administration sera nommé par le gouvernement chinois, et qu'il est stipulé d'autre part que la Chine pourra, trente-six ans après l'achèvement de la ligne, la racheter. Notons enfin que les actionnaires ne pourront être que des sujets russes ou chinois, que les travaux de construction devront commencer le 19 août 1897, et enfin qu'ils devront être terminés dans un délai de six ans.

Les illustrations de la page 649 représentent deux scènes de la vie américaine prises sur le vif. C'est d'abord une institutrice du collège Vassar, pour demoiselles, à Poughkeepsie, N. Y., qui est attaquée et dépouillée en plein jour sur le terrain même du collège.

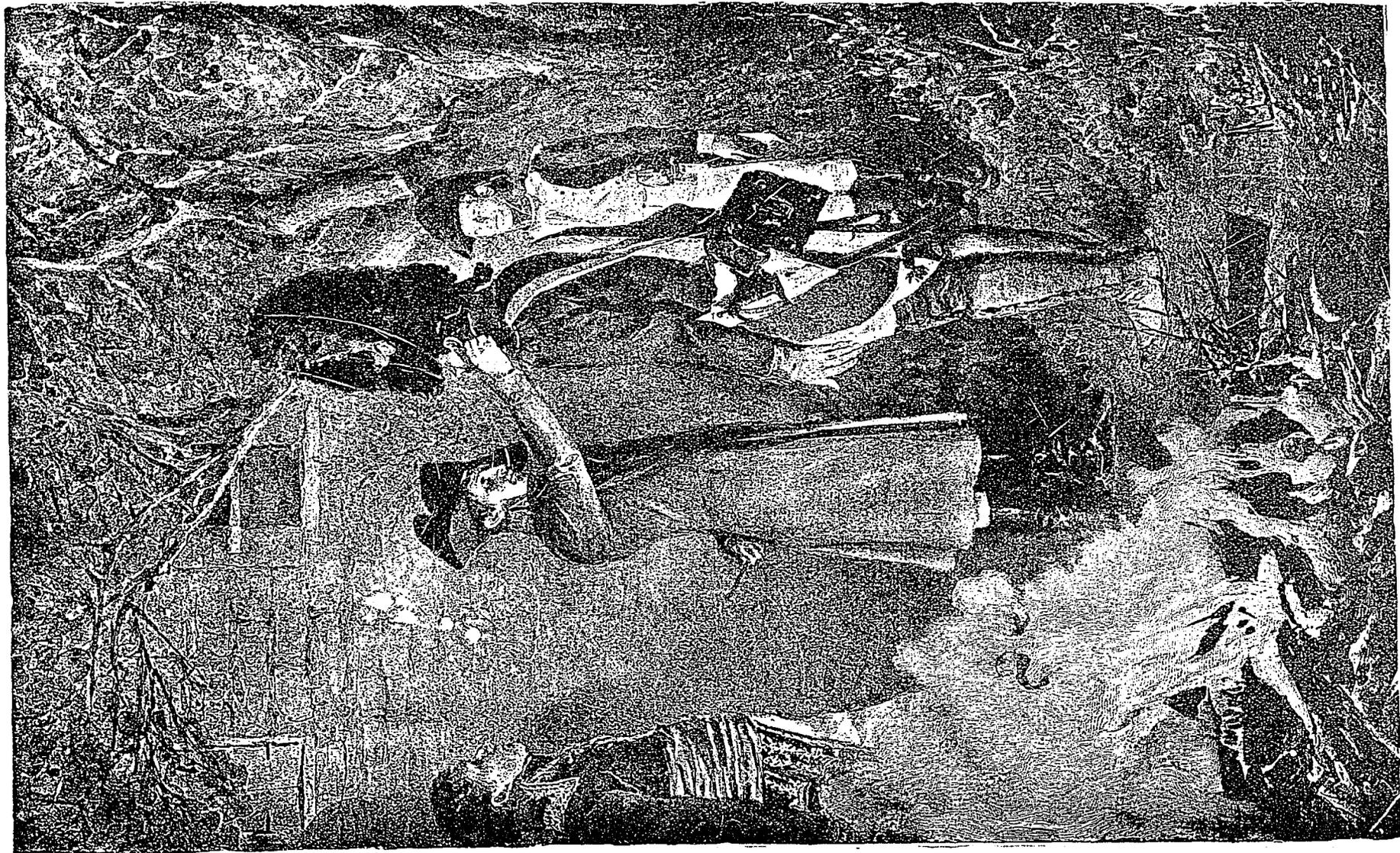
L'autre scène s'est passée à Oakland, Cal. Chs Sander-son était devant le ministre avec sa future, lorsque celle-ci s'aperçut que le marié n'était pas en chemise blanche. "Où est votre chemise blanche?" s'écria-t-elle. Et la jeune américaine refusa de se marier parce que la toilette négligée de son amoureux ne lui convenait pas.



INSURRECTION DE CRETE — LE PORT DE LA CANEE



Le nouveau président des Etats-Unis et madame McKinley





MADAME ALBANI-GYE, LA DIVA CANADIENNE

## HISTOIRE POPULAIRE

. . . DE . . .

NAPOLEON 1<sup>ER</sup>*Racontée par un Vieux Soldat.*

## CHAPITRE XLII

1814

En attendant leur réponse, il se livrait aux espérances que devait lui donner l'espèce d'empressement que la coalition avait montré pour une trêve, lorsque, dans la nuit du 26 au 27, il découvre l'énigme de cette attaque de Méry, suivie si rapidement d'une retraite de la part des Russes. Ceux-ci étaient la nouvelle avant-garde d'une autre armée de cent mille hommes, récemment formée par Blücher, des différents corps descendus de la Belgique. Cet infatigable général, présent à l'échafourée du pont de Méry, où il venait de recevoir une blessure, avait voulu, pour la seconde fois, rallier le prince de Schwartzberg ; mais la déroute de ce dernier, après Nangis et Montereau, ayant détruit cette combinaison, le général prussien l'avait remplacée en reprenant un projet plus hardi, celui d'arriver seul à Paris par les deux rives de la Marne.

En effet, devant lui Marmont s'était vu forcé d'évacuer Sézanne le 24 ; Mortier se retirait également de Soissons, et ces deux maréchaux se repliaient sur la Ferté-sous-Jouarre. Loin de se laisser abattre par un événement aussi inattendu, Napoléon se retrouve au contraire dans son élément naturel, les grandes difficultés. La plus pressante à surmonter était celle de masquer son départ et celui de son armée pour courir après Blücher, sans que Schwartzberg pût en avoir le moindre soupçon. Oudinot et Macdonald doivent contenir les Autrichiens ; l'un se bat déjà à Bar-sur-Aube ; l'autre avec Gérard, fait retentir sur toute la ligne ces acclamations qui annoncent la présence de l'Empereur.

Arrivé à Sézanne, il apprend la marche sur Meaux de Mortier et de Marmont, qui n'ont pu tenir à la Fer-



té-sous-Jouarre. Il faut sauver Meaux, c'est un faubourg de la capitale. De Sézanne, il se porte à la Ferté-Gaucher. Là, il reçoit de fâcheuses nouvelles ; Schwartzberg, qui a reconnu que Macdonald et Oudinot sont seuls devant lui, a, en conséquence, repris vigoureusement l'offensive, aidé de Wittgenstein, et refoulé sur Troyes les faibles corps français placés devant lui.

Cependant Napoléon ne perd pas de vue son but principal. Le 2 mars, pendant qu'on rétablit le pont de la Ferté-sous-Jouarre, détruit par Blücher, il s'arrête dans cette ville pour envoyer au duc de Vicence le *contre-projet* que ce ministre lui a demandé, en réponse au projet du traité préliminaire des alliés.

Mais la veille, le traité de la quadruple alliance avait été signé à Chaumont, et renfermait deux clauses bien menaçantes pour la France. Par l'une, chacune des grandes puissances s'engageait à tenir constamment en campagne une armée de cent cinquante mille hommes, et la

Grande-Bretagne donnait un subside annuel de 120 millions ; par l'autre, aucune négociation séparée ne devait avoir lieu avec l'ennemi commun.

Blücher a pris la gauche de la Marne, et s'avance sur Soissons. Tout est sauvé si Napoléon arrive à Soissons avant Blücher, engagé dans des chemins de traverse impraticables.

Pas un moment de perdu du côté des Français : des courriers sont expédiés à Paris, à Châtillon, à Meaux ; Mortier et Marmont ont l'ordre de rassaisir l'offensive. Le pont de la Ferté est rétabli dans la nuit du 2 au 3, l'Empereur a passé la Marne ; il se précipite sur Château-Thierry et sur la route de Soissons ; Marmont et Mortier s'y portent par deux routes différentes : ce dernier est tranquille sur le sort de Soissons, défendu par une garnison et par des fortifications nouvellement réparées.

Cerné de toutes parts, puisque nous occupons Soissons

Blücher ne saurait éviter sa ruine. Il ne l'ignore pas ; aussi se propose-t-il d'emporter la ville de vive force et de s'y renfermer : il se présente, intimide le commandant de la place, qui manque de résolution, et les ponts s'abaissent devant lui !. Le 4 au matin, Napoléon apprend à Fismes l'entrée des Prussiens dans Soissons.

Soissons perdu, la Marne franchie par les alliés, il faut surprendre le passage de l'Aisne. Le 5 mars, l'Empereur court à Béry-au-Bac, qu'enlève le général Nansouty ; ainsi le chemin de Reims à Laon nous appartient. Le 6, il marche à Laon, et trouve sur les hauteurs de Craonne une armée russe en position ; il remet la bataille au jour suivant.

Le soir, des nouvelles de Strasbourg lui apprennent le mouvement presque général de la population des Vosges contre l'ennemi, et le concert d'attaque qui semble lier par des opérations offensives les garnisons du Rhin, celles de la Lorraine et celles de l'Alsace. Le 7, nous sommes maîtres de Craonne, après avoir éprouvé la plus vive résistance. Nous suivons les ennemis jusqu'à l'embranchement de la route de Laon à Soissons : ils tiennent quelques heures à l'auberge de l'Ange-Gardien, afin de donner à Blücher le temps d'évacuer Soissons et de se rallier.

Du reste, la journée est sanglante, et notre difficile victoire a un caractère de tristesse qui se manifeste dans toute l'armée. Napoléon avait encore le front tout chargé de soucis quand il arriva à Bray ; ce succès sans trophée lui inspirait de profondes réflexions. Tout ce qui l'entoure, hommes de guerre, hommes d'État, a les yeux fixés du côté de Châtillon.

Napoléon a rejoint la tête de ses colonnes ; elles sont en pleine marche sur Laon ; il fait occuper Soissons, qui n'est plus une barrière, et à deux lieues de Laon nous nous voyons arrêté par l'ennemi, maître d'un défilé au milieu des marais ; il est trop tard pour forcer ce passage. Napoléon rétrograde jusqu'à Chavignon, où Flahaut vient lui révéler la rupture des conférences de Lusigny.

Le mouvement de Blücher a rétabli les affaires des alliés, en attirant Napoléon sur ses traces ; ils n'ont plus besoin d'un armistice. Cependant dans la nuit du 8 au 9, un fait d'armes à la fois heureux et hardi ouvrit le défilé au maréchal Ney. Gourgaud, premier officier d'ordonnance de l'Empereur, a surpris les grand'gardes des alliés. L'armée se trouve au pied des hauteurs de Laon.

Le 9, Marmont, Ney et Mortier font leurs disposi-



tions pour aborder, le lendemain, à la pointe du jour, cette forte position ; elle est défendue par l'armée de Blücher, grossie de cette avant-garde qui a pris Soissons sans coup férir : cette armée est deux fois plus nombreuse que la nôtre. Laon est le centre presque inexpugnable des opérations du général prussien. Mais dans la nuit qui précède l'attaque, Marmont se laisse surprendre, et son corps est dispersé.

Napoléon montait à cheval à quatre heures du matin pour engager l'action, quand il apprit le désastre de son lieutenant ; il dut alors se retirer sur Soissons, dont il confia la garde à Mortier.

Le 13, l'Empereur s'empare à force ouverte de Reims, dont Corbiveau avait été repoussé par un corps russe aux ordres de l'émigré Saint-Priest. Une scène qui rappelle celle de Victor à Montreaux, a lieu le lendemain avec Marmont, qui vient rendre compte du désastre qu'il a essuyé à Laon. Napoléon lui adresse d'abord des reproches foudroyants, puis lui pardonne, et retient à dîner celui qu'il nomme *l'un de ses enfants* !

Dans la même journée, il reçoit six mille hommes que lui amène le général hollandais Jansens, commandant dans les Ardennes : un renfort de six mille hommes est un corps d'armée pour Napoléon, qui combat

avec trente-cinq mille hommes les forces de tout le nord de l'Europe. Ney s'avance sur Châlons.

Pendant les trois jours de repos que l'armée prend à Reims, deux événements de la plus haute gravité se passaient dans le midi de la France : le duc d'Angoulême est traîné à Bordeaux avec l'armée anglo-espagnole ; le 13, Ferdinand VII reparait en Espagne sous la protection du maréchal Suchet. Augereau, à qui Napoléon a donné de Troyes l'ordre de se porter à toute course, avec ses vingt mille hommes, sur Vesoul, afin d'y écraser la retraite de Schwartzberg, n'avait point obéi.

Ainsi l'armée de Lyon n'est plus cette précieuse réserve qui doit réunir sous son aigle les belliqueux enfants du Jura et des Vosges, de la Bourgogne et de la Champagne. Augereau, le soldat Augereau, n'a pas voulu de cette gloire qui sauvait la France ; son armée et lui vont cesser de compter dans la défense nationale ; la même semaine aura vu tomber Lyon et Bordeaux, l'un par la défection d'un maréchal, l'autre par l'arrivée d'un prince de la maison de Bourbon.

Jamais la guerre ne s'est présentée sous un aspect plus menaçant. Le cri de la coalition est PARIS ! Napoléon a été deux fois à Vienne, à Berlin ; il a été à Moscou ; François, Frédéric-Guillaume, Alexandre, ont juré d'aller à Paris ; ils y sont attendus : M. de Vitrolles leur en a porté le vœu.

Oudinot et Macdonald ont évacué Troyes le 14 mars.

Le 16 au soir, Napoléon a toujours devant lui Blücher et Schwartzberg : c'est au dernier qu'il veut livrer bataille. Le 17, il marche sur l'Aube par Epernay ; le 18, il entre à Fère-Champenoise, où M. de Rumigny le rejoint, venant de Châtillon.

A la séance du 13, les plénipotentiaires alliés ont renfermé le duc de Vicence dans un cercle de vingt-quatre heures pour donner son contre-projet. Le duc de Vicence demande un nouveau délai en réclamant toujours le grand-duché de Varsovie pour le roi de Saxe, et les souverainetés dont ils sont titulaires pour la princesse Élisabeth, pour le grand duc de Berg, pour le prince de Neuchâtel, et enfin pour M. de Talleyrand.

La correspondance et le protocole des séances de Châtillon prouvent que la paix aurait été faite le 13, le 14 et le 15, si le duc de Vicence eût accédé aux sacrifices que, dans son intime conviction, on ne pouvait éviter. La gloire d'une résolution généreuse autrême qu'habile lui restait tout entière, et sans aucun péril,

puisqu'il avait pour appui la voix de la France et le désir secret d'un homme depuis trop longtemps victorieux pour s'avouer vaincu ; il fallait le deviner et agir en conséquence.

Le 18, les alliés annoncent à nos plénipotentiaires que les négociations sont terminées par le fait de la France. Cette fatale nouvelle arrive au hameau de Châtres au moment où Napoléon écrivait à Caulincourt : " *Il est bien temps de parvenir à savoir quels sont les sacrifices que la France ne peut éviter de faire pour obtenir la paix.*"

Tout nous devient funeste : chargé des dépêches de l'Empereur, l'auditeur Frochot est retardé dans sa route ; il n'a pu rejoindre le duc de Vicence que le 21, et il le rencontre à quelques lieues de Châtillon. Frappé de la teneur de ces dépêches du 17, Caulincourt s'arrête à Joigny, d'où il écrit à M. de Metternich, " *que le courrier qu'il vient de recevoir a augmenté ses regrets. Ce qu'il m'a apporté, dit-il, ne me laisse pas de doute sur la possibilité qu'on aurait eu à s'entendre, même à Châtillon.*"

Cependant Napoléon apprend à Châtres que la déroute du corps de Saint Priest à Reims, et sa propre marche sur Épernay, ont changé en retraite vers Troyes le mouvement général des alliés sur Paris. Une terrible panique a saisi le conseil des rois : elle était si grande qu'Alexandre disait lui-même que la moitié de sa tête en grissonnerait.

Macdonald et Oudinot, qui avait dû rétrograder de Provins, ont rejoint l'Empereur à Plancy ; ils croyaient poursuivre Wittgenstein, et Napoléon croyait manœuvrer sur les flancs de l'ennemi contre un corps isolé. Peu de jours après, une erreur tout à fait contraire devait lui être bien fatale.

Le 20, l'Empereur veut traverser Arcis pour remonter jusqu'à Bar-sur-Aube ; mais les reconnaissances qu'il a envoyées de Troyes ont rencontré l'ennemi. Une affaire sérieuse s'engage avec l'avant-garde. Napoléon s'y porte à la tête de trente mille hommes, afin de balayer la route. Une armée immense se développe devant lui : c'est celle de Schwartzberg ! ..

Fatigué des combats partiels dans lesquelles Napoléon multipliait successivement la victoire contre les corps de la grande armée alliée, ce généralissime s'était déterminé, au moment où le prince royal de Suède sera en ligne, à faire un mouvement général sur Paris. Mais, pressé de nouveau, l'Empereur Alexandre avait décidé de marcher sans attendre Bernadotte. C'était cette tem-

pête inattendue que Napoléon voyait fondre sur lui à Arcis, le 20 mars, jour anniversaire de tant de fortunes diverses dans sa vie.

Bientôt la bataille l'environne. Dans cette journée, il ne se regarde que comme le premier soldat de la France : il offre sa vie mille fois au fer, au feu de l'ennemi ; souvent il est obligé de se servir de son épée pour se dégager des masses qui l'entourent. Un obus tombe à ses pieds : il y pousse son cheval : l'obus éclate... un nuage de poudre le dérobe tout à coup à ses soldats ; mais ni lui ni son cheval ne sont atteints, et il va, inutilement encore, chercher la mort au milieu de ses batteries.



Tant qu'il a l'épée à la main, Arcis est inexpugnable pour l'armée de cent cinquante mille hommes qui l'assiège. La nuit vient : elle ne suspend pas les périls du jour. L'incendie des faubourgs et le feu continu des deux armées éclairent la défense des Français et les travaux des assiégeants, dont cette terrible clarté dirige les attaques. Un seul pont resté encore à Napoléon pour se soustraire, lui et ses soldats, à une perte inévitable : il ordonne d'en jeter un second, et le 21 au matin nous évacuons Arcis.

Cependant le combat ne se ralentit pas, et notre retraite devant des masses si supérieures devient un beau fait d'armes à ajouter à tant d'autres, Napoléon

se replie sur Vitry-le-François. Les routes de la capitale appartiennent à l'ennemi !

Napoléon passe à Sommepeux la nuit du 21 au 22 ; le 23, son quartier général est à Saint-Dizier ; le 24, il trouva à Doulevant un avis secret du comte de Lavalette, directeur général des postes, qui portait : " *Il n'y a pas un moment à perdre si l'on veut sauver la capitale.*" Napoléon savait bien que, publiquement, Paris c'était la France ; mais, entouré par la grande armée alliée, comment pouvait-il se faire jour afin de la prévenir à Paris ?

Le 26, une forte canonnade le rappelle à Saint-Dizier. Attaquée par des forces supérieures, son arrière-garde a évacué cette ville. Milhaud et Sébastiani, accourus avec leur cavalerie, repoussent l'ennemi au gué de Valcourt sur la Marne. Chassé de Saint-Dizier, où nous rentrons, l'ennemi fuit dans le plus grand désordre sur les routes de Bar-sur-Ornain et de Vitry.

Le 27 au soir, auprès de cette dernière ville, Napoléon apprend que ce n'est point Schwartzberg qu'il poursuit, mais un des lieutenants de Blücher, Wintzingerode, que l'on a détaché pour masquer le mouvement général des alliés sur Paris. Là, il apprend encore que Blücher a opéré enfin sa jonction avec Schwarzenberg, le 23, dans les plaines de Châlons.

(A suivre)

## LE CULTE DU DRAPEAU

Le 3 mai, à la pointe du jour, les troupes ayant déjà pris les armes, Napoléon remonta à cheval et commença l'inspection du champ de bataille, qui s'étendait sur une surface de deux lieues carrées.

Plus des trois quarts de la perte de la veille avaient été supportée par l'armée prussienne. Jamais l'acharnement de la guerre n'avait été si loin ; jamais aussi grande lutte n'avait soulevé d'aussi grands peuples. La Russie, la Prusse et la France avaient été là plutôt comme nations que comme armées, et jamais les haines nationales n'avaient débordé avec tant de fureur.

Écrasés et tombant par masses, les Prussiens étaient morts dans leurs lignes, sans céder leur position ; et quand, sur la fin de la journée, le feu de la terrible batterie commandée par Drouot eut mis leurs bataillons en lambeaux, et qu'ils ne purent plus que mourir sans résultat, ils se retirèrent, ainsi que les Russes, en poussant un immense *hourra*, dernier soupir du colosse expirant,

En approchant de Kaya, Napoléon remarqua que beaucoup de nos conscrits morts avaient encore leurs baionnettes engagées dans le corps d'un ennemi. Il détourna la tête en disant :

— Je m'explique maintenant pourquoi il s'est fait si peu de prisonniers.

Il ne passa devant aucun de ces soldats blessés sans être salué du cri de *Vive l'Empereur* ! Ceux mêmes qui avaient perdu un membre ou qui allaient mourir quelques moments après lui rendaient ce dernier hommage. Il répondait à leurs acclamations en se découvrant devant eux. Ayant aperçu un officier de la garde impériale russe qui respirait encore :

— Yvan, dit-il à son premier chirurgien, descendez de cheval et voyez si vous pouvez sauver cet homme : ce sera toujours une victime de moins.

Plus loin, il vit le cadavre d'un jeune Prussien de la division des volontaires de Berlin, qui semblait encore tenir quelque chose serré contre son sein. Il s'approcha : c'était un morceau de drapeau de sa nation. Ce jeune homme, en mourant, n'avait pas voulu l'abandonner. A cette vue, Napoléon ne chercha pas à dissimuler ce qu'il éprouvait. On l'entendit murmurer :

— Brave enfant ! tu étais digne de naître Français. Puis, s'adressant à ses officiers, il leur dit d'une voix pleine d'émotion :

— Vous le voyez, un soldat à pour son drapeau un sentiment qui tient de l'idolâtrie : il est l'objet de son culte, comme un présent reçu des mains d'une maîtresse. Qu'un de vous, Messieurs, fasse rendre sur-le-champ les honneurs funèbres à ce brave jeune homme ; je regrette de ne pas connaître son nom, j'écrirais à sa famille. Ne le séparez pas de son drapeau ; ce morceau de soie sera pour lui le plus glorieux linceul.

### PARDON, MON EMPEREUR, DE VOUS AVOIR DERANGÉ

A peine achevait-il ces mots qu'une détonation se fit entendre à vingt pas en arrière. On se précipite à l'endroit indiqué par un petit tourbillon de fumée qui se dissipe en l'air . . .

C'était un conscrit qu'on venait d'amputer et qui avait voulu se faire sauter la cervelle. Le malheureux ne s'était pas tué sur le coup ; mais il était hor-

riblement défiguré. Napoléon s'approche et lui dit doucement :

— Que signifie cet acte de désespoir ? On allait t'emporter d'ici, te secourir ; pourquoi as-tu voulu te tuer ?

— Mon Empereur, répond le jeune soldat d'une voix mourante, vous avez passé tout à l'heure près de moi sans me regarder ; vous êtes allé parler, là-bas, à des Prussiens qui ne pouvaient vous comprendre. Je n'ai pu vous voir hier, parce que nous n'avons pas même eu le temps de nous retourner ; aujourd'hui je ne voulais pas mourir sans que vous prissiez garde à moi. J'ai réussi, je suis content. Pardon, mon Empereur, de vous avoir dérangé.

*Et le conscrit retomba.*

Napoléon se jette à bas de son cheval, se précipite sur le corps ruisselant de sang de cet infortuné, et cherche à le ranimer : mais cette fois il était mort tout à fait.

Alors il entr'ouvre ses vêtements, cherche dans ses vêtements, cherche dans ses poches avec l'espoir de découvrir un livret, un papier qui puisse lui faire connaître son nom : il ne trouve rien ; seulement, le numéro de boutons de son habit lui apprend qu'il appartient au 18<sup>e</sup> d'infanterie légère.

C'était un régiment presque entièrement composé des enfants des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau, et qui s'était couvert de gloire la veille.

Napoléon remonta à cheval en essayant ses yeux, et donna des ordres pour faire achever l'enlèvement des blessés.

### DÉSORMAIS NE SEREZ-VOUS PAS DE MES AMIS ?

Tout en avançant, la tristesse que lui avaient causée cette visite du champ de bataille se dissipa peu à peu, et lorsqu'il aperçut le vice-roi qui venait au devant de lui, elle disparut entièrement. Il mit pied à terre, l'embrassa avec effusion, et, passant son bras sous le sien, ils se promenèrent tous deux devant les feux éteints qu'on voyait encore jalonnés ça et là.

Dans cette intervalle, le général Charpentier se présente ; Napoléon l'accueille avec gracieuseté, fait l'éloge de la division qu'il commande, et le complimente en termes expressifs sur sa belle conduite de la veille.

— Sire, lui répond modestement le brave général, je n'ai fait que mon devoir.

— Oui, oui, reprend Napoléon en reculant d'un pas

et en portant la main à son chapeau comme pour le saluer ; vous l'avez toujours fait ainsi.

Charpentier, voyant les bonnes dispositions de l'Empereur à son égard, en profita pour lui demander le grade de général de brigade pour l'adjutant-commandant Bourmont, son chef d'état-major, qui s'était particulièrement distingué à la dernière attaque de Gorschen.

— Sire, ajouta Eugène, M. de Bourmont a fait partie de mon état-major pendant toute la campagne de Russie ; j'ose vous affirmer qu'il s'est constamment bien conduit, et . . . il n'a encore reçu aucune faveur de Votre Majesté.

A ces mots, le front de Napoléon se rembrunit ; il y eut un moment de silence, après lequel il dit :

— Bourmont ! Bourmont ! . . . Votre Bourmont ! je ne sais . . . j'ai des rapports contre lui ; cependant on verra. Puis il sembla réfléchir, et reprit bientôt après : Au fait, s'il s'est bien comporté, il doit être récompensé. Général Charpentier, faites dire à Bourmont de venir me parler.

On alla chercher M. de Bourmont, qui ne ce fit pas attendre. Dès que Napoléon l'aperçut, il fit quelques pas au devant de lui :

— Monsieur de Bourmont, lui dit-il, je vous fait général de brigade ; désormais ne serez-vous pas de mes amis ?

— Sire, depuis que j'ai l'honneur de servir Votre Majesté, je me flatte qu'elle n'a rien eu à me reprocher : elle peut compter sur mon dévouement absolu.

— Maintenant, général, je ne saurais en douter : touchez là.

Et Napoléon lui tendit la main. M. de Bourmont se précipita dessus et y posa ses lèvres. Alors l'Empereur se retournant du côté de Labédoyère, premier aide-camp d'Eugène, qui était survenu pendant cet entretien :

— Charles, lui dit-il en souriant, je te nomme colonel du 113<sup>e</sup> de ligne, es-tu content ? Et comme Labédoyère faisait éclater sa joie : — C'est bon, c'est bon ! reprit-il avec un geste amical, ce sera plus tard que tu me remercieras.

Pour prouver sa reconnaissance à l'Empereur, Labédoyère se fit blesser trois jours après en emportant Kolditz à la tête de son nouveau régiment, et scella de son sang, deux ans après, la foi qu'il avait promise à Napoléon.

Quant à M. de Bourmont . . . Mais nous ne devons parler que des événements du lendemain de Lutzen, et non de la veille de Waterloo,

# La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par  
E. D. FORGUES

TROISIÈME ÉPOQUE

Le récit est continué par W. Hartright.

XI

Ma canne était des plus légères, et ne pouvait en rien servir à me défendre. Je m'arrêtai donc aux dernières maisons de Knowlesbury pour y faire emplette d'un bon bâton de paysan, pas trop long et terminé à son extrémité par une espèce de masse.

Muni de cette arme grossière, je pouvais tenir tête à n'importe quel homme qui essaierait seul de me barrer le chemin ; si plus d'un m'attaquait à la fois, je pouvais me fier à l'agilité de mes talons. Comme écolier, j'avais toujours passé pour un coureur distingué ; or, depuis, la pratique ne m'avait pas manqué, surtout en dernier lieu, pendant ma campagne de l'Amérique centrale.

Je quittai la ville d'un bon pas, ayant soin de tenir le milieu de la chaussée.

Il tombait une petite pluie compliquée de brouillard, et, pendant la première moitié du chemin, il me fut impossible de m'assurer si on me suivait ou non. Mais plus tard, et lorsque je me pouvais croire à deux milles environ de la vieille église, je vis un homme courir à côté de moi, sous la pluie, — et j'entendis ensuite se fermer brusquement la barrière d'un champ qui longeait la route.

Je continuai droit devant moi, ayant mon bâton bien assuré dans ma main, l'oreille au guet, et m'efforçant de percer du regard dans la double obscurité de la brume et de la nuit. Avant que j'eusse

marché cent pas de plus, il se fit dans la haie, à ma droite, un bruit de feuilles froissées, et trois hommes en sortirent, en sautant sur la route.

À l'instant même, je me jetai de côté sur le trottoir. Les deux hommes lancés en avant me dépassèrent de plusieurs pas avant d'avoir pu se retenir. Le troisième arriva sur moi comme l'éclair. Il s'arrêta, — fit demi-tour, — et me frappa de son bâton. L'atteinte, dirigée un peu au hasard, ne fut pas très-grave. Elle tomba sur mon épaule gauche. Je ripostai par un coup bien appliqué sur la tête de cet homme. Il recula, étourdi, et heurta ses deux compagnons juste au moment où ils se jetaient ensemble sur moi.

Cette circonstance heureuse me donnait un instant d'avance. Je me dérobaï, les laissant de côté, pour aller reprendre à toute vitesse le milieu de la route.

Les deux hommes intacts se mirent à ma poursuite. Tous deux étaient bons coureurs. La route, droite et unie, offrait peu d'obstacles ; pendant les premières cinq minutes, ou même davantage, je sentis que je ne gagnais rien sur eux.

Or, il était périlleux de courir ainsi longtemps dans l'obscurité. C'est tout au plus si je discernais, des deux côtés de la route, la noire silhouette des haies, et le moindre obstacle, laissé par hasard sur le chemin, devait certainement me précipiter à terre. Bientôt je sentis le sol changer, descendre à un tournant de la route, et se relever un peu au delà.

En descendant, les deux hommes semblèrent se rapprocher, et quand nous remontâmes, je crus m'apercevoir que je les distançais. Le retentissement rapide et régulier de leur pas m'arrivait moins distinct ; et je calculai, d'après ce bruit, que j'avais assez d'avance pour me jeter à travers champs en me ménageant ainsi la chance que, dans l'obscurité, ils persisteraient, du moins un moment, à suivre la route.

M'élançant du trottoir, je sautai dans

la première brèche que je crus entrevoir, ou plutôt deviner, dans la haie le long de laquelle je courais. Il se trouva que c'était une barrière fixe. Je sautai par-dessus, et me trouvant à l'extrémité d'un champ, je le traversai dans le sens de sa longueur, le dos à la route.

J'entendis les hommes, toujours courant, passer devant la barrière ; — puis la minute d'après, l'un d'eux qui criait à l'autre de s'en revenir. Peu m'importait, maintenant, ce qu'ils pourraient faire ; ils ne m'entendaient, ils ne me voyaient plus. Je continuai à traverser le champ en ligne droite, et, parvenu à l'autre bout, je m'arrêtai une minute pour reprendre haleine.

Il ne fallait pas songer à retourner sur ce chemin si mal hanté. Pourtant, j'étais bien résolu à gagner, ce même soir le Vieux-Welmingham.

Ni lune ni étoiles pour me guider. Je savais seulement, qu'en partant de Knowlesbury, le vent et la pluie me venaient à dos ; et si, maintenant, je continuais à les recevoir ainsi, j'avais au moins cette certitude que je ne rebrousserais pas chemin dans une direction absolument opposée.

En vertu de ce calcul, je pris à travers champs, ne trouvant pour obstacle que des haies, des fossés, des bouquets de bois, lesquels, çà et là, me contraignaient à modifier, pour quelques instants, la direction générale de ma course. Je finis par me trouver au bas d'une colline dont le sol montueux s'élevait devant moi par une pente fort raide.

Redescendant cette pente que j'avais commencé à gravir, je me fis jour comme je pus à travers une haie, et débouchai de la sorte dans une espèce de sente étroite.

J'avais tourné à droite en quittant la route ; je repris maintenant à gauche, me ménageant la chance de regagner la ligne dont je m'étais écarté. Après avoir suivi, pendant dix minutes environ, les fangeux méandres de ce petit sentier profondément encaissé, j'aperçus un cottage dont une des fenêtres était éclairée. La porte du

jardin ouvrait sur la petite voie où j'étais ; j'y pénétraï tout aussitôt pour me faire indiquer mon chemin.

Avant que j'eusse pu frapper à la porte, elle s'ouvrit brusquement, et un homme en sortit d'un pas rapide, une lanterne à la main. Il s'arrêta, et me la porta au visage dès qu'il me vit. En nous reconnaissant l'un l'autre, nous ne pûmes nous empêcher de tressaillir. Les tours et détours de ma course m'avaient fait longer, à mon insu, les limites extérieures du village, et m'avaient conduit à son autre extrémité. J'étais de retour au Vieux-Welmingham ; et l'homme à la lanterne n'était autre que ma connaissance du matin, le clerc de paroisse.

Il me parut singulièrement changé depuis que je l'avais perdu de vue. Sa physionomie était soupçonneuse et troublée ; ses joues fleuries avaient tourné au rouge sombre, et ses premières paroles, quand il ouvrit la bouche, me parurent tout à fait inintelligibles.

— Où sont les clefs ? demanda-t-il. Est-ce que vous les avez prises ?

— Quelles clefs ? répondis-je à mon tour. J'arrive à l'instant de Knowlesbury. De quelles clefs voulez-vous parler ?

— Les clefs de la sacristie. Dieu nous vienne en aide ! que vais-je faire ? Plus de clefs ! entendez-vous ! criait le vieillard qui, dans son agitation, brandissait vers moi sa lanterne ; les clefs sont perdues !

— Comment ? quand ? qui les a prises ?

— Je ne sais pas, dit le clerc promenant dans l'obscurité ses yeux hagards. Je ne fais que de rentrer. Ce matin, je vous disais que j'avais devant moi une longue journée de travail. J'ai fermé la porte à clef, j'ai fermé la fenêtre. Elle est ouverte, maintenant ; la fenêtre est ouverte. Voyez !. Quelqu'un est entré par là pour prendre les clefs.

Tout en parlant ainsi, le pauvre homme s'était tourné vers la fenêtre toute

béante. Dans ce mouvement la petite porte de la lanterne sortit de ses gonds ; et le vent tout aussitôt éteignit la lumière.

—Rallumez ! lui dis-je, et courrons ensemble à la sacristie !. Vite, vite, hâtez-vous !.

Et je le poussai dans la maison. La trahison à laquelle je devais m'attendre, la trahison qui pouvait m'enlever tout l'avantage gagné jusqu'alors, s'accomplissait peut-être en ce moment. J'étais si impatient d'arriver à l'église qu'il me fut impossible de rester inactif dans le cottage, pendant que le clerc raccommodait et rallumait sa lanterne. Je descendis, suivant l'allée du jardin, dans ce petit chemin par lequel j'étais arrivé.

Je n'y avais pas fait dix pas, quand un homme, arrivant du côté de l'église, s'approcha de moi. Il m'adressa la parole sur un ton respectueux. Je ne pouvais pas discerner ses traits, mais sa voix m'était tout à fait inconnue.

—Je vous demande pardon, sir Percival. . . commença-t-il.

Je l'arrêtai sans lui laisser rien dire de plus.

—L'obscurité vous trompe, lui dis-je. Je ne suis pas sir Percival,

L'inconnu se retira aussitôt.

—Je vous prenais pour mon maître bégaya-t-il d'une manière embarrassée.

—Vous deviez rencontrer votre maître ici ?

—J'avais ordre d'attendre dans le petit chemin. . .

Après cette réponse, il s'en retourna. Regardant vers le cottage, j'en vis sortir le clerc qui avait enfin rallumé sa lanterne. Je pris le bras du vieillard pour l'aider à marcher plus vite. Nous nous hâtions le long du petit chemin, et vîmes à passer devant le personnage qui m'avait accosté. Autant que j'en pus juger aux imparfaites clartés de la lanterne, c'était un domestique, en habits bourgeoises.

—Qui est-ce ? me dit le clerc à l'oreille.

Pensez-vous qu'il sache quelque chose au sujet des clefs ?

—Nous ne nous arrêterons pas pour le lui demander, répondis je ; continuons d'abord vers la sacristie. . .

Même de jour, l'église ne se voyait que de l'extrémité du petit chemin. Comme, à partir de là, nous gravissions la hauteur qui nous indiquait la direction de l'édifice, un des enfants du village, — un petit garçon, — se rapprocha de nous attiré par la lumière dont nous étions porteurs, et reconnut le clerc de paroisse.

—Dites donc, maître, commença l'enfant qui tirait officieusement le vénérable fonctionnaire par le pan de son habit. . . Il y a quelqu'un là-bas, dans l'église. . . je l'ai entendu fermer la porte sur lui. . . je l'ai entendu frotter une allumette pour s'éclairer. . .

Le clerc se mit à trembler, et s'appuyait lourdement à moi.

—Voyons ? voyons ! lui dis-je pour lui donner courage ; nous sommes encore à temps. Quel que soit cet homme, nous le tenons. Gardez la lanterne, et suivez-moi aussi vite que vous le pourrez !.

Je montai rapidement la colline. Le sombre massif de la tour fut le premier objet que je discernai, se détachant mal sur l'obscurité du ciel. Au moment où j'en longuais le pied pour arriver à la sacristie, j'entendis fort près de moi un pas pesant. C'était le domestique qui à notre suite était, lui aussi, monté vers l'église. — Je ne vous veux aucun mal, dit-il, me voyant lui faire face ; je cherche seulement à savoir où est mon maître. . . Son accent n'avait rien de s'y pas reprendre une vive crainte. Je ne pris plus garde à lui, et passai mon chemin.

Dès que j'eus tourné l'angle de l'édifice, et en arrivant en vue de la sacristie, mes yeux furent éblouis par la brillante clarté que projetaient au dehors les vitres de l'abat-jour ouvert sur le toit. Elle contrastait vivement avec les ténèbres du ciel nuageux et sans étoiles.

Je traversai le cimetière, courant vers la porte.

Comme je m'en rapprochais, une étrange odeur m'arriva, qui se mêlait peu à peu à l'atmosphère chargée de l'humidité des nuits. J'entendis, à l'intérieur du bâtiment, un bruit d'éclats successifs. . . Je vis la lumière du toit devenir de plus en plus brillante. . . Un des carreaux se fendit avec bruit. . . Je courus à la porte, j'y appuyai la main. . . La sacristie était en feu !

Avant que j'eusse pu bouger, avant que j'eusse pu reprendre haleine ; un coup violent frappé à l'intérieur, contre la porte, vint ajouter à l'horreur de cette découverte. J'entendis la clef qu'on tournait convulsivement dans la serrure. . . et la voix d'un homme, derrière la porte, s'éleva aiguë et vibrante, pour appeler au secours.

Le domestique, toujours sur mes pas, se rejeta frissonnant, en arrière, et se laissa aller sur ses genoux :

—Oh ! mon Dieu ! dit-il, c'est sir Percival !.

Au moment où ses lèvres laissaient échapper ces mots, le clerc arrivait à son tour, et, en même temps, il y eut un nouveau, un dernier tour de clef plus bruyant que les autres. . .

—Dieu ait pitié de son âme ! dit le vieillard. C'est un homme mort. . . Il vient de forcer la serrure !.

Je m'élançai contre la porte. L'unique dessin qui, depuis des semaines, absorbait toutes mes actions, disparut à l'instant même de mon esprit. Tout souvenir de l'injustice cruelle que les crimes de cet homme avaient fait subir à Laura : de ces trésors d'amour, d'innocence et de bonheur qu'il avait dissipés sans pitié ; du serment que je m'étais fait de l'amener à la terrible expiation qu'il avait mérité, — s'effaça de ma mémoire comme un rêve. Je ne me rappelais plus rien que l'horreur de sa situation. Je ne sentais plus en moi de cette impulsion naturelle à l'homme

de venir en aide à celui que menace un horrible trépas.

—Allez à l'autre porte ! criai-je, à la porte du côté de l'église ! La serrure est forcée !. . . Vous êtes mort si vous y perdez un instant de plus !.

Le dernier tour donné à la clef n'avait été accompagné d'aucun nouveau cri d'alarme. Et, maintenant, aucun bruit quelconque n'indiquait que le malheureux vécut encore. Je n'entendais que le pétilllement de la flamme, toujours plus vif, et la crépitation des vitres de l'abat-jour qui se fendaient l'une après l'autre.

Je jetai un regard sur mes deux compagnons. Le domestique s'était relevé ; il avait pris la lanterne et la tenait levée du côté de la porte, sans savoir ce qu'il faisait. La terreur semblait l'avoir rendu tout à fait imbécile ; il se tenait sur mes talons, et me suivait comme un chien partout où j'allais. Le clerc, assis sur une des pierres funéraires et le corps plié en deux, gémissait en grelottant. Il ne fallait que les voir pour m'assurer que ni l'un ni l'autre ne pouvaient me prêter la moindre assistance.

Sachant à peine ce que je faisais, j'obéis, dans mon désespoir, à la première impulsion qui s'offrit ; je saisis le domestique, et le poussant vers le mur de la sacristie :

— Penchez la tête, lui dis-je, et cramponnez-vous aux pierres. Vous allez m'aider à grimper sur le toit. Je briserai l'abat-jour. . . Il faut lui donner de l'air. . .

Cet homme tremblait de la tête aux pieds, mais ses jambes ne fléchirent pas. Mon bâton entre les dents, je lui montai sur le dos ; je saisis le parapet de mes deux mains, et l'instant d'après, j'étais sur le toit. Dans l'espèce d'agitation frénétique à laquelle j'étais livré, il ne m'arriva pas de songer un instant que je livrais issue à la flamme, au lieu de donner passage à l'air.

Je frappai sur le chassis et défonçai, pour ainsi dire, d'un seul coup, les vitrages déjà

fendillés et déchaussés. La flamme s'élança au dehors, comme une bête féroce se jette hors de son antre. Si le vent, par un heureux hasard, ne l'avait pas chassé dans une direction opposée à celle où j'étais, mes efforts eussent pris fin à l'instant même et pour jamais.

Je m'accroupis sur le toit, laissant la fumée et la flamme passer au dessus de moi comme un torrent. Les rayons et les éclairs de l'incendie me montraient, au pied du mur, la figure effarée du domestique ainsi que celle du clerc debout sur une tombe, et qui dans son désespoir, se tordait les mains ; enfin la rare population du village, les hommes stupéfaits les femmes terrifiées se groupant au delà dans le cimetière ; et l'ensemble de ce tableau paraissait et disparaissait tour à tour, tantôt sous les rouges clartés de l'incendie, tantôt sous le voile noir de l'épaisse fumée.

Et là sous mes pieds, un homme ?... un homme suffoqué, brûlait à petit feu, mourant à quelques pas de nous tous, et complètement isolé de tout secours ! Cette pensée me rendait à moitié fou. Je me laissai glisser au bas du toit, et de là, me retenant par les mains, tomber jusqu'à terre.

— La clef de l'église ! criai-je aux oreilles du clerc. Essayons de ce côté ! Nous pouvons le sauver encore, en enfonçant la porte intérieure.

— Non, non, non ! répondit en gémissant le vieillard. Inutile d'espérer ! La clef de l'église et la clef de la sacristie sont au même anneau ; toutes deux sont là dedans ! Oh ! monsieur, nulle chance de le tirer de là. Il n'est déjà plus que cendres et poussière !

— De la ville, ils vont voir l'incendie, cria une voix partie des groupes d'hommes dispersés derrière moi. Ils ont une pompe, à la ville... Ils viendront sauver l'église...

J'appelai cet homme ; — " lui ", du moins, était dans son bon sens ; — je lui dis de venir me parler. Un quart d'heure tout au moins devait s'écouler avant



Au bout de cette espèce de paquet informe, mon regard rencontra le visage du mort. (page 669)

l'arrivée des pompiers, de la ville neuve. Je ne me sentais pas capable de passer tout ce temps dans l'inaction. En dépit de ma propre raison, je voulais me persuader que le malheureux, irrévocablement condamné, irrévocablement perdu, n'avait peut être pas encore, étendu sans connaissance, rendu le dernier soupir. En brisant

la porte, ne pouvions-nous pas le sauver ? Je connaissais la force de la massive serrure, — je connaissais l'épaisseur de ce chêne revêtu de clous, — je savais complètement inutile d'attaquer l'un ou l'autre par les moyens ordinaires. Mais, bien certainement, on devait trouver encore quelques poutres dans ces cottages

démantelés qui avoisinaient l'église. Si on s'en procurait une, si on s'en servait comme d'un bélier contre cette porte maudite !..

Cette pensée jaillit en moi comme le feu, naguère, jaillissait de ce chassis que j'avais brisé. Je m'adressai à l'homme qui avait parlé le premier des secours à espérer de la ville :

— Avez-vous vos pioches sous la main ?  
Oui ; il les avait . . .

— Et une hache, une scie, un bout de corde ? . . .

— Oui ! oui ! oui ! La lanterne en main, je parcourais les rangs des villageois :

— Cinq shillings par tête à tout homme qui vient m'aider ! . . . Ces paroles s'embrèrent les ressusciter tout à coup. Cette seconde faim des misérables, — la faim de l'or, — leur eut bientôt communiqué une activité tumultueuse.

— Que deux de vous apportent des lanternes, si l'on en peut trouver ; deux autres se chargeront des pioches et des outils ! le reste avec moi pour chercher une poutre ! . . . Ils m'acclamèrent là-dessus, — de leur voix perçante qui semblait demander du pain, ils m'acclamèrent joyeusement. Les femmes et les enfants se dispersèrent à droite et à gauche pour nous faire place. Nous descendîmes en masse le sentier du cimetière gagnant au plus vite le premier cottage abandonné.

Pas un homme ne resta derrière, si ce n'est le clerc . . . le pauvre vieux clerc, qui debout sur la pierre funéraire sanglotait et pleurait d'avance l'église menacée. Le domestique était toujours sur mes talons ; quand nous pénétrâmes, en courant, dans le cottage, j'entrevis par-dessus mon épaule, à un pas de moi, son visage pâle, bouleversé par la terreur.

Le sol, tout autour de nous, était couvert de chevrons, arrachés au plancher de l'étage supérieur ; mais ces morceaux de bois étaient trop léger. Au-dessus de nos têtes, mais encore à portée de nos bras et de nos pioches, courait une forte poutre, encastrée des deux bouts dans le mur en ruines ; le plafond, le plancher étaient entièrement démolis autour d'elle et une large brèche, pratiquée dans le toit la dominait.

Nous l'attaquâmes des deux bouts à la fois.

Grand Dieu ! Comme elle tenait ! et quelle résistance obstinée nous offrirent

les briques et le mortier du mur. Nous frappions, nous tirions, nous arrachions. La poutre finit par céder d'un bout, et descendit au milieu d'une avalanche de plâtras. Les femmes, qui se pressaient pêle-mêle pour nous regarder, poussèrent un cris d'effroi auquel les hommes répondirent par un cri de triomphe ; deux d'entre eux avaient été renversés, mais sans blessures.

Un dernier coup de collier, que nous donnâmes tous ensemble, dégagea complètement la poutre. Nous la soulevâmes, et l'ordre fut donné de débarrasser la porte. Maintenant, à l'oeuvre ! Maintenant, il faut aller faire brèche ! Le feu monte dans le ciel, et, plus brillant que jamais, nous sert de phare. Nous gravissons l'allée du cimetière, en bon ordre, sur deux rangs et la poutre au milieu de nous. Il faut se jeter sur cette porte. Une deux, trois ! . . . — l'élan est donné.

Une nouvelle acclamation résonne, que nul n'a pu retenir. La porte est déjà ébranlée ; si la surruie tient bon, les gonds du moins ne résisteront pas. Encore à la charge avec le bélier ! Une, deux, trois, et en avant ! Un panneau a fléchi ! La flamme nous arrive en jets étroits par les crevasses qui se sont faites de tous côtés. Un autre élan, et c'est le dernier ! La porte craque et tombe.

Un grand silence d'épouvante, une anxiété haletante et qui nous tient immobiles, semblent tout à coup nous avoir paralysés. Nos regards cherchent le cadavre. L'ardente chaleur qui nous vient au visage nous oblige à reculer : du reste, on ne voit rien ; en bas, en haut, dans toute la salle, nous ne discernons qu'une nappe de flammes mobiles.

— Où est-il ? murmura le domestique dont l'œil hagard restait fixé sur l'ardente fournaise.

— Cendres et poussière, répondit le clerc, et nos registres aussi, cendres et poussière . . . et l'église aussi, messieurs,

ne sera bientôt que poussière et cendres ! . . .

Ces deux hommes seuls prirent la parole. Lorsqu'il se turent, rien ne troubla notre silence de mort, si ce n'est la rumeur sourde et les craquements de l'incendie.

Écoutez !

On entend au loin un roulement métallique, puis le piétinement amorti de chevaux qui galopent, — puis le mugissement tumultueux de cent voix humaines criant à la fois. Les pompes arrivent enfin !

Ceux qui m'entouraient quittent l'incendie, et montent en courant la colline. Le vieux clerc voudrait les suivre, mais ses forces sont épuisées. Je le vois encore s'appuyer à l'une des tombes : — Sauvez l'église ! sauvez l'église ! criait-il de sa voix affaiblie, comme si les pompiers pouvaient déjà l'entendre.

Le domestique seul restait immobile. Les pieds fixés au sol, il contemplait, d'un regard sans expression et toujours le même, les flammes ruisselantes. Je lui parlai : je le secouai par le bras ; rien ne pouvait l'arracher à sa léthargie. Une fois seulement, il répéta sa première question : — Où est-il ? demandait-il à voix basse.

En dix minutes, la pompe eut pris position ; une fontaine, au chevet de l'église l'alimentait abondamment, et le tuyau fut porté au seuil de la sacristie. Si, dans ce moment-là, on eût eu recours à mon aide, j'aurais été hors d'état de servir à quoi que ce fut. Ma volonté avait perdu toute son énergie, mes forces tout leur ressort ; le rapide tourbillon de mes pensées s'était arrêté soudain, de manière à m'effrayer moi-même, maintenant que je savais mort ce misérable ennemi.

J'étais là, inutile, impuissant spectateur, regardant la sacristie embrasée.

Je vis l'incendie dompté peu à peu. L'état du foyer incandescent s'éteignit par degrés ; — la vapeur soulevée en

nuages blancs, monta vers le ciel ; et on entrevit sur le sol des monceaux de cendres, tour à tour rouges et noirs. Il se fit une pause ; puis les pompiers et les gens de police, s'avancant à la fois, vinrent obstruer la porte ; — ils tinrent une consultation à voix basse ; — et ensuite deux hommes se détachèrent du groupe, dépêchés dans le cimetière à travers les rangs de la foule. Elle s'écarta, de droite et de gauche, pour les laisser passer, dans un morne silence.

Quelques instants après, un frisson marqué passa sur la foule, et la vivante avenue s'élargit peu à peu. Les deux hommes revenaient, soutenant une porte qu'ils avaient enlevée à l'un des cottages inhabités. Ils l'apportèrent jusqu'à la sacristie où on les vit pénétrer. J'entendais, tout autour de moi, se croiser les demandes et les réponses qu'on s'adressait à voix basse, avec une émotion mal contenue.

L'a-t-on retrouvé ? — Oui. — Où ? Contre la porte. A plat ventre. — Quelle porte ? — La porte qui donne dans l'église. Sa tête posait tout contre. — Il avait la face contre terre. — Son visage est-il brûlé ? — Non. — Si fait. — Non ; pas brûlé tout à fait . . . un peu rissolé . . . puisque je vous dis que sa figure était par terre. — Et qui était-ce ? — Un lord, à ce qu'ils assurent. — Non, ce n'était pas un lord. " Sir. " Je ne sais qui. " Sir " veut dire chevalier. — Et baronnet aussi. — Non. — Si fait. — Qu'allait-il faire là dedans ? — Rien de bon, à coup sûr. — L'a-t-il fait exprès ? — Quoi ? de se brûler ? — Non, pas lui . . . La sacristie. — Est-il bien affreux à regarder ? — Horrible, ma chère ! — La figure aussi ? — Non, non, la figure n'a pas grand'chose. — Quelqu'un le connaît-il ? — Il y a un homme qui dit le connaître. — Et qui donc ? — Un domestique, à ce qu'on prétend. Mais il est tellement ahuri, tellement stupide, que la police ne veut pas s'en rapporter à lui. — Personne autre ne sait qui c'est ? — Chut ! . . .

La voix haute et claire d'un des fonctionnaires publics arrêta court le bourdonnement des causeries qui s'étaient engagées autour de moi. — Où est, disait cette voix, le gentleman qui a essayé de le sauver ?

— Le voici, monsieur... le voici !... Et, par douzaines, des figures curieuses se tournèrent de mon côté, des bras officieux écartèrent la foule. Le fonctionnaire vint à moi, sa lanterne à la main.

— Par ici, monsieur, je vous prie, me dit-il tranquillement.

J'étais hors d'état de lui adresser la parole, et quand il me prit par le bras, hors d'état de lui résister. J'aurais voulu expliquer que je n'avais jamais vu vivant le malheureux dont la mort allait se constater, et que le témoignage d'un étranger comme moi ne devait compter pour rien dans l'enquête ouverte. Mais les paroles s'arrêtaient sur mes lèvres. J'étais affaibli, sans décision.

— Le reconnaissez-vous, monsieur ?

J'étais debout, à l'intérieur d'un cercle d'hommes. Trois d'entre eux, en face de moi, abaissaient leur lanterne vers le sol. Leurs yeux, ainsi que les yeux d'un chacun étaient fixés sur mon visage, exprimant une attente silencieuse. Je n'ignorais pas ce que j'avais à mes pieds ; je n'ignorais pas pourquoi ils tenaient leur lanterne au ras du sol.

— Pouvez-vous, monsieur, témoigner de son identité... ?

Mon regard s'abaissa lentement. Il ne rencontra d'abord qu'un grossier lambeau de toile cirée. Le silence était tel qu'on entendait la pluie qui tombait dessus goutte à goutte. Le long de cette espèce de paquet informe, mon regard remontait toujours ; et là tout au bout, roide, contracté, noirci, sous une lumière jaune et sinistre, — là, m'apparût le visage du mort.

Ainsi le vis-je pour la première et dernière fois. La volonté d'en haut avait décrété que nous nous trouverions ainsi face à face.

## XI

On pressa l'enquête pour quelques raisons d'utilité locale qui parurent déterminantes au "coroner" et aux autorités de la ville. La séance fut tenue dans l'après-midi du lendemain. J'étais nécessairement au nombre des témoins assignés.

La première démarche, dans la matinée, fut d'aller prendre à la poste la lettre que j'attendais de Marian. Cette lettre du matin, qui me rassurait seule contre toutes les périlleuses éventualités de mon absence, était encore, dès mon réveil, ma plus absorbante préoccupation...

A mon grand soulagement, la lettre de Marian m'attendait dans les bureaux.

Aucun malheur n'était arrivé ; — mes deux amies étaient l'une et l'autre aussi bien portantes et aussi tranquilles que lorsque je les avais quittées.

J'écrivis immédiatement à Marian pour lui raconter, avec tous les ménagements possibles, les incidents relatés dans ces dernières pages et pour l'avertir, en même temps, de ne laisser arriver aucune sorte de journal entre les mains de Laura, aussi longtemps que durerait mon absence.

Ma lettre fut naturellement assez longue. Elle prit tout mon temps, jusqu'à l'heure où je devais comparaître à l'enquête.

On n'avait pas encore constaté d'une manière définitive l'identité du défunt. L'imbécillité plus ou moins confirmée dont le domestique faisait preuve avait mis la police en garde contre ses assertions relativement au maître qu'il disait reconnaître. On avait envoyé, pendant la nuit, à Knowlesbury pour s'assurer de témoins à qui la figure et les dehors de sir Percival Glyde fussent tout à fait familiers ; et, de plus, dès le matin, on s'était mis en communication avec Blackwater-Park.

Grâce à ces précautions, le "coroner" et le jury purent régler la question d'identité. Les assertions du domestique se trouvant parfaitement vérifiées par les

témoignages de personnes compétentes : et la découverte de certains détails jusque là restés dans l'ombre, reçurent une consécration nouvelle quand on examina la montre du défunt. Les armoiries et le nom de sir Percival Glyde étaient gravés à l'intérieur de la boîte.

Les interrogatoires durent ensuite porter sur l'incendie.

On appela d'abord en témoignage le domestique du mort et l'enfant qui avait entendu dans la sacristie le frottement d'une allumette. Ce garçon déposa d'une manière assez claire ; mais l'intelligence du domestique n'était pas encore remise du choc violent qu'elle avait subi ; — le pauvre diable était tout à fait incapable de fournir les renseignements qu'on lui demandait. Après quelques questions, on le pria de retourner à sa place.

Heureusement pour moi, mon interrogatoire dura peu. Je n'avais pas connu le défunt ; je ne l'avais même jamais vu ; j'ignorais qu'il se trouvât au Vieux Wellesham ; et je n'avais pas assisté, dans la sacristie, à la découverte du corps.

Tout ce que je pus affirmer, c'est que je m'étais arrêté devant le cottage du clerc pour demander mon chemin ; qu'il m'avait appris la perte des clefs ; que je l'avais accompagné à l'église pour lui prêter toute l'assistance en mon pouvoir ; que j'avais vu l'incendie ; que j'avais entendu, à l'intérieur de la sacristie, une personne à moi inconnu, essayer vainement d'ouvrir la porte ; que j'avais fait, enfin, par simple humanité, tout mon possible pour sauver l'homme en péril.

D'autres témoins, qui avaient été en relation avec le défunt, furent interrogés sur le point de savoir s'ils pouvaient expliquer le double mystère et du vol des clefs qu'on lui attribuait, et de sa présence dans le lieu où l'incendie avait éclaté.

J'exposerai ici, avant que d'autres événements se présentent sous ma plume, comment je suis amené à me rendre compte de l'enlèvement des clefs, de la manière

re dont le feu put être mis, et du trépas de ce malheureux.

La nouvelle que je venais d'être mis en liberté sous caution acculait sir Percival je l'ai déjà dit, à ses dernières ressources. L'embuscade placée sur ma route était un de ces moyens suprêmes ; l'autre, et le plus sûr des deux, était de supprimer toute preuve matérielle de son crime, en détruisant la page du registre sur laquelle le faux avait été commis.

Si je ne pouvais produire un extrait régulier du registre original à comparer avec le double authentique que l'on en gardait à Knowlesbury, toute évidence manquait à mes preuves, et je ne pouvais plus le menacer de révélations qui dusent le perdre. Pour atteindre à son but, il n'avait qu'à se glisser "incognito" dans la sacristie, à déchirer la page du registre et à sortir ensuite aussi secrètement qu'il serait entré.

Dans cette hypothèse, on comprend aisément comment il attendit que la nuit fût tombée, avant de risquer sa dernière tentative, et comment il profita de l'absence du clerc pour se mettre en possession du paquet de clefs. Il lui était également indispensable de se procurer de la lumière pour trouver le registre en question, et la prudence la plus vulgaire devait lui suggérer l'idée de s'enfermer en dedans, soit pour se mettre à l'abri de l'indiscrète curiosité du premier passant venu, soit pour se soustraire à ma surveillance, si par hasard je m'étais déjà rendu sur le théâtre de cette machination.

Je ne puis croire qu'il entrât le moins du monde dans ses intentions de s'arranger pour que la destruction du registre parût être le résultat d'un accident, et, dans ce but de mettre le feu à la sacristie. La simple chance que de prompts secours pussent arriver, et que les registres de manière ou d'autre, fussent sauvés des flammes, devait, à première réflexion, lui faire écarter cette combinaison hasardeuse.

En tenant compte de la quantité d'ob-

jets combustibles que contenait la sacristie, toutes les probabilités doivent faire croire, selon moi, que l'incendie eut lieu à la suite de quelque accident causé par ses allumettes ou par la bougie qui l'éclairait.

Dans de telles circonstances, sa première impulsion lui fit sans doute essayer d'éteindre les flammes naissantes ; et, n'y pouvant parvenir, il avait dû (ne connaissant pas l'état de la serrure) essayer de s'échapper par la porte qui lui avait donné accès. Au moment où j'étais arrivé à lui, le feu gagnait certainement déjà vers la porte donnant sur l'église. Selon toute probabilité, lorsqu'il tenta de s'échapper par cette porte, les flammes et la fumée (concentrées encore dans cet étroit foyer) avaient eu raison de ses efforts. Il était tombé mortellement évanoui à la place où son corps fut ensuite retrouvé, juste au moment où j'arrivais sur le toit pour briser le chassis de l'abat jour.

Alors, bien même qu'à la longue nous eussions pu pénétrer dans l'église et rompre la porte de ce côté, nous serions, probablement arrivés trop tard ; il était perdu, irrévocablement perdu, et déjà depuis longtemps. Nous n'aurions abouti qu'à ouvrir aux flammes l'accès de l'église ; de l'église maintenant sauvée, mais qui, le cas échéant, aurait partagé le sort de la sacristie. Il n'existe aucun doute dans mon esprit, sur ce point, qu'il était déjà mort quand nous courûmes aux cottages abandonnés, et lorsque, de toutes nos forces, nous travaillions à détacher la poutre qui devait nous servir de bélier.

Voilà tout ce que mes théories à ce sujet ont pu me fournir de plus logique et de plus vraisemblable, pour rendre compte d'un résultat, qui, après tout, s'était produit sous nos yeux. La surface des événements fut telle que je l'ai décrite.

Ainsi que je l'ai raconté, on retrouva son cadavre.

\* \* \*

L'enquête, cependant, fut ajournée à vingt-quatre heures ; jusque-là, effectivement, l'examen légal n'avait pu expliquer d'une manière suffisante, les mystérieuses circonstances de ce tragique événement.

Il fut convenu qu'un supplément d'inspection aurait lieu, et que le "solicitor" du défunt serait invité à comparaître. Un médecin fut aussi chargé de donner son avis sur l'état mental du domestique qui, jusqu'alors, avait semblé hors d'état de fournir aucun renseignement de quelque valeur. Il se bornait à répéter en véritable idiot, que le soir de l'incendie, l'ordre lui avait été donné d'attendre dans le petit chemin, et que, du reste, il ne savait pas autre chose, mais que le défunt était bien certainement son maître.

Mon impression particulière, à ce sujet, c'est que (sans le mettre au courant d'aucune intention coupable) on s'était servi de lui pour s'assurer que le clerc était absent, et qu'ensuite on l'avait posté près de l'église, mais non en vue de la sacristie, afin qu'il pût venir prêter secours à son maître, dans le cas où, sorti de l'embuscade que l'on m'avait préparée, une lutte personnelle s'établirait entre sir Percival et moi.

Peut-être est-il bon d'ajouter que le témoignage direct de cet homme n'est jamais venu corroborer ma manière de voir. Le rapport du médecin, à son sujet, déclarait sérieusement ébranlées les facultés mentales, d'ailleurs fort médiocres, dont le ciel l'avait pourvu ; on ne put rien tirer de lui à la reprise de l'enquête ; et je n'ai aucune raison de penser que, jusqu'à ce jour, il se soit jamais rétabli.

Je revins à l'hôtel de Welmingham, fatigué de corps et d'esprit, énérvé, accablé par tant d'épreuves successives. Je quittai mon pauvre dîner pour me retirer dans mon galetas économique ; là, je trouvais un peu de repos ; là, je pouvais, tout à mon aise, rêver de Marian et de Laura.

Si j'eusse été plus riche, je serais retourné à Londres, et la vue de ces deux

chers visages m'aurait certainement ranimé. Mais, d'une part, il fallait me tenir prêt à répondre si l'enquête ajournée réclamait mon témoignage, et j'étais encore bien autrement tenu de satisfaire à l'engagement, sous caution, contracté envers le magistrat de Knowlesbury.

Nos minces ressources avaient déjà été entamées, et notre avenir incertain, — maintenant plus incertain que jamais, — m'interdisait toute dépense superflue, même celle d'un voyage à prix réduit, aller et retour, dans des voitures de seconde classe.

Le lendemain, — le jour qui suivit l'enquête, — j'avais la pleine disposition de moi-même. Je débutai, le matin, par aller chercher à la poste le bulletin régulier que m'adressait Marian. Il m'attendait là, comme le jour d'avant, et avait été rédigé d'un bout à l'autre avec une parfaite sérénité. Je le lus avec reconnaissance, et, l'esprit à l'aise pour vingt-quatre heures, j'allai au Vieux-Welmingham, pour y revevoir, au grand jour, le théâtre de l'incendie.

Lorsque j'arrivai devant l'église, la seule trace sérieuse qu'eussent laissée derrière eux l'incendie et le trépas, était la condition du cimetière, bouleversé, profané par les pas de la foule. On avait dressé, devant la porte de la sacristie, un grossier amas de planches. Déjà d'immondes caricatures y était inscrite, et les enfants du village se disputaient en criant les interstices par lesquels on pouvait le mieux voir. Le vieux clerc contemplant paresseusement la lente mise en œuvre des réparations, ne songeant qu'à s'exonérer de toute censure, et à démontrer qu'il n'avait aucune part dans le désastre arrivé.

En m'en allant, je vins à songer, non pour la première fois, que, par la mort de sir Percival, tout espoir actuel d'établir l'identité de Laura se trouvait complètement anéanti. Avec lui avait disparu la chance sur laquelle se concentraient toute mon activité, toute ma foi dans l'avenir.

Ne pouvais-je donc envisager mon échec à un autre point de vue, celui-ci beaucoup plus exact ?

Supposons qu'il eût vécu, en quoi cette circonstance aurait-elle modifié la situation ? Même dans l'intérêt de Laura, du moment où j'avais constaté que le vol des droits d'autrui formait l'essence du crime de sir Percival, pouvais-je faire métier et marchandise de ma découverte ? Aurais-je pu lui offrir mon silence en échange de ses aveux relativement au complot, lorsque ce silence devait avoir pour effet de priver de ses biens l'héritier légitime, et du titre nobiliaire celui qui seul y avait droit ?..

Non cela n'était pas possible !.. Sir Percival eût-il vécu, il ne m'aurait pas été permis de supprimer ou de révéler à mon gré, pour obtenir que justice fût rendue à Laura, cette découverte sur laquelle j'avais tant compté, quand j'ignorais encore la véritable nature du secret. Les notions les plus vulgaires du bon droit et de l'honneur m'aurait immédiatement contraint d'aller trouver l'étranger injustement privé des avantages de sa naissance, et il m'eût fallu renoncer à la victoire à peine gagnée, en mettant sans réserve entre les mains de cet étranger tout le bénéfice de ma découverte.

Alors je me serais retrouvé de nouveau face à face avec toutes les difficultés qui me séparaient encore du but vers lequel je tendais uniquement, et tout à fait dans la même position où j'étais maintenant, bien déterminé à lutter contre elle jusqu'au bout.

Je revins à Welmingham, l'esprit plus tranquille ; je me sentais plus que jamais sûr de moi-même et de mon énergie résolu.

En cheminant vers mon hôtel, je passai à l'extrémité du square où logeait mistress Catherick. Fallait-il retourner chez elle, tenter encore d'y être admis ? Non. Cette nouvelle de la mort de sir Percival, — la dernière, bien certainement, qu'elle pût s'attendre à recevoir, — avait dû lui par-

venir depuis déjà plusieurs heures. Le journal de la localité, dans son numéro du matin, n'avait pas manqué de publier le procès-verbal de l'enquête. Je ne pouvais donc rien dire à cette femme, dont elle ne fût déjà informée.

D'ailleurs, je ne me sentais plus le même intérêt à la faire parler... Je me rappelai la haine cachée qu'exprimait son visage, au moment où elle me disait : — " En fait de nouvelles de sir Percival, je n'attends plus avec quelque intérêt que celle de sa mort. " Je me rappelai cette curiosité furtive avec laquelle, au moment où je parlais, elle m'examinait après avoir prononcé ces paroles.

Une sorte d'instinct, au plus profond de mon cœur, instinct auquel je savais pouvoir me fier, me rendait souverainement répugnante la pensée de me retrouver en sa présence ; — je tournai donc le dos au square, et rentrai directement à l'hôtel.

Quelques heures plus tard, tandis que je me reposais dans la " coffee-room " une lettre me fut remise par le garçon. L'adresse portait bien mon nom, et j'appris, en réponse à quelques questions, qu'elle avait été déposée au comptoir de l'hôtel, par une femme, au moment où le jour tombait, et avant que le gaz fut allumé. Cette femme n'avait pas ouvert la bouche, et s'était retirée avant qu'on pût lui parler, ou même regarder qui elle était.

J'ouvris la lettre. Elle ne portait ni date ni signature, et l'écriture était visiblement déguisée. Néanmoins, avant que j'eusse achevé la première phrase, je savais à quoi m'en tenir sur l'origine de ce document. Il me venait de mistress Catherick.

La lettre portait ce qui suit ; — je la copie exactement, mot pour mot :



Le cimetière du Vieux-Welmingham le lendemain de l'incendie.

LE RÉCIT EST CONTINUÉ PAR MISTRESS  
CATHERICK.

Monsieur, vous n'êtes pas revenu comme vous l'aviez annoncé. Cela ne fait rien ; je suis au courant des nouvelles, et je vous écris pour vous le dire. Avez-vous remarqué sur mon visage, quand vous me

quittiez, une expression particulière ? C'est que je me demandais, en moi-même, si le jour de sa chute était enfin venu, et si vous étiez l'instrument providentiel choisi pour venir à bout de lui. Vous étiez en effet cet instrument, — et vous avez accompli votre mission.

Vous avez eu la faiblesse, m'a-t-on dit,

de vouloir lui sauver la vie. Si vous eussiez réussi, je vous aurais regardé comme un ennemi mortel. Je vous tiens, au contraire, pour ami, du moment où vous avez échoué. La crainte que lui inspirait vos recherches, à votre insu et contrairement à votre vouloir, ont servi une haine de vingt-trois années, et accompli la ven-

geance qu'elle réclamait. Merci, monsieur malgré vous, merci !

Je dois quelque chose à l'homme dont l'intervention a eu ce résultat. Eh bien, j'ai de quoi satisfaire votre curiosité ; c'est ainsi que je compte vous payer. Vous étiez, en effet, quand vous vîntes chez moi, fort désireux de connaître quelques-unes de mes affaires les plus secrètes ; si secrètes que vous n'avez pu en pénétrer le mystère, je vais, moi, vous le révéler ; votre curiosité aura de quoi se satisfaire. Je me donnerai toute espèce de peine pour vous être agréable, mon estimable jeune ami !

Dans la vingt-septième année de ce siècle. J'étais une jeune et jolie femme, habitant, pour ses péchés, le Vieux-Welmingham. J'avais pour mari un méprisable imbécile. J'avais aussi l'honneur d'être en relations avec un certain gentleman. Je ne le désignerai point par son nom. Et pourquoi, puisque ce nom n'était pas le sien ? Jamais il n'a eu de nom à lui. Vous le savez, à cette heure, tout aussi bien que moi.

Il est plus à propos de vous dire comment il s'insinua dans mes bonnes grâces. J'étais née avec les instincts d'une grande dame, et il les flatta de son mieux. En d'autres termes, il vanta ma beauté, il me fit des cadeaux. Nulle femme ne sait résister à l'admiration et aux cadeaux ; aux cadeaux, surtout, pourvu qu'on lui offre à propos les choses qu'elle désire le plus. Il était assez subtil pour savoir cela. Naturellement en retour, il demandait quelque chose ; — tous les hommes en sont là.

Et ce quelque chose, que pensez-vous que ce fût ? La plus insignifiante bagatelle du monde : tout bonnement, la clef de la sacristie et la clef de l'armoire placée à l'intérieur d'icelle un jour où mon mari ne serait pas là. Il va sans le dire, qu'il me répondit par un mensonge, quand je lui demandai pourquoi il avait besoin de ces clefs, et de les recevoir en si grand secret,

Mais je tenais aux présents qu'il m'avait faits, et je désirais qu'il m'en fit d'autres. Aussi, je lui remis les clefs sans que mon mari le sût, et je l'épiaï, lui, sans qu'il s'en doutât davantage.

Je n'étais pas extraordinairement scrupuleuse en ce qui concernait les affaires d'autrui ; et je ne m'inquiétai guère de le voir insérer un acte de mariage dans le registre pour son compte et profit particulier. Je savais, naturellement, que c'était mal ; mais cela ne me nuisait en rien ; excellente raison pour n'en pas faire tapage.

Le récit qui va suivre est le résumé de ce qu'il me dit. Ce ne fut pas de mon plein gré qu'il me raconta tout ce que je vous apprends ici. J'obtins, à force de persuasion, une partie de ces détails ; à force de questions, je lui en arrachai quelques autres. J'étais bien décidée à savoir toute la vérité, et je crois que je finis par l'obtenir.

Pas plus que tout autre il n'avait su ce qui en était des relations établies entre son père et sa mère jusqu'après la mort de celle-ci. Son père, alors, lui confessa les choses, promettant de faire pour lui tout ce qui serait humainement possible. Il mourut ensuite, n'ayant rien fait, — pas même son testament. Le fils (qui pourrait l'en blâmer ?) pourvut sagement à ses propres destinées. Il revint immédiatement en Angleterre, et prit possession du domaine. Personne n'était là pour le soupçonner, personne pour faire obstacle à ses desseins.

Son père et sa mère avait toujours vécu comme mari et femme ; et parmi leurs connaissances, en bien petit nombre, personne ne s'était jamais douté qu'un lien moins sacré les unît. L'individu qui, la vérité connue, aurait eu des droits à faire valoir sur le domaine, était un parent éloigné qui n'avait jamais songé à pareille bonne fortune, et qui était en mer à l'époque où décéda le père du gentleman en question. Jusque-là, donc, nulle difficulté ;

— son entrée en jouissance parut dans le cours régulier des choses.

Il n'avait à produire, pour y être admis, que deux documents. L'un était un certificat de sa naissance, et l'autre un certificat du mariage de ses parents. Il se procura aisément le premier, il était né en pays étranger, et son acte de naissance y avait été régulièrement enregistré. Quant au second, il y avait difficulté ; — c'était cette difficulté qui l'avait amené au Vieux-Welmingham.

Au lieu de cela, sans une petite considération, il serait allé à Knowlesbury.

Mais c'était là que sa mère vivait quand le hasard la mit en relations avec l'homme qui allait devenir le père de notre gentleman. Elle y vivait sous son nom de fille, mais en réalité, c'était une femme mariée, mariée naguère en Irlande, où son époux, après l'avoir rendu victime des plus mauvais traitements, avait fini par l'abandonner pour s'expatrier avec une autre femme.

Vous pouvez vous étonner que ce fils, sachant que la liaison de ses parents avait commencé à Knowlesbury, n'ait pas dirigé sa première campagne contre le registre paroissial de cette ville, où il était présumable que leur mariage avait eu lieu. La raison qui l'en empêcha fut que le pasteur en exercice à l'église de Knowlesbury, dans le courant de l'année 1803 (où, conformément à l'acte de naissance du gentleman, son père et sa mère avait dû contracter mariage), se trouvait vivre encore au 1er janvier 1827, lorsque l'ingénieur héritier venaît prendre possession du domaine.

Cette circonstance inopportune le contraignit à étendre un peu le champ de ses opérations, et à pousser son entreprise de notre côté. Là n'existait aucun danger de ce genre, l'ancien pasteur de notre église étant mort depuis quelques années.

Le Vieux-Welmingham convenait d'ailleurs tout aussi bien que Knowlesbury à

l'exécution de ce beau plan. Le père, en effet, n'avait pas voulu afficher dans cette dernière ville une intimité coupable, et avait amené la jeune femme, par lui séduite, dans un cottage situé sur la rivière, à petite distance de notre village. C'est là qu'il vécut d'abord et qu'elle commença de porter son nom.

Les gens qui avaient connu sir Félix encore célibataire et qui étaient au courant de son goût pour la solitude, ne s'étonnèrent pas de le voir conserver après son prétendu mariage. Il vécut dans nos environs jusqu'à ce que Blackwater-Park lui échût en pleine propriété. Après un laps de vingt-trois à vingt quatre ans, qui pouvait dire (le pasteur étant mort) que son mariage n'eût pas eu lieu dans les mêmes conditions de secret qui avaient sans cesse protégé sa vie, et que cette union ne se fût pas accompli dans l'église du Vieux-Welmingham ?

( à suivre )

## UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé, le développement des formes chez la femme, et guérissent radicalement

LA CONSOMPTION  
DYSPEPSIE...  
ANÉMIE...  
ET LES FAIBLESSES  
D'ESTOMAC.

✱ SANTE ET BEAUTE ✱

UNE BOITE, AVEC NOTICE, \$ 1.00  
SIX BOITES, " " " 5.00

EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES DE PREMIERE CLASSE

DEPOT GENERAL POUR LA PUISSANCE !

L. A. BERNARD

1882 rue Ste-Catherine, Montreal

# ROMEO PREVOST & CIE

Comptables Auditeurs

LIQUIDATEURS ET FIDEI-COMMISSAIRES

ARGENT A PRETER

Achats de Débentures Municipales

Batisse des Chars Urbains, CHAMBRES Nos 41 et 42  
Telephone Bell No 815

MONTREAL.

N. LEVEILLE  
Marchand Tailleur

Employé pendant 18 ans à la maison  
L. C. DeTonnancourt.

138½, RUE ST-LAURENT  
MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assorti-  
ment de Draps, Casimirs, Tweeds de  
première qualité et de Patrons  
les plus nouveaux.

FUMEZ

LES

CIGARES ET LES  
CIGARETTES

CRÈME DE LA CRÈME ET  
LAFAYETTE

DE J. M. FORTIER

R. WILSON SMITH  
COURTIER EN VALEURS  
DE PLACEMENT

ACHETE ET VEND: Débentures  
Municipales, Bons du Gouverne-  
ment et Actions de Chemin de fer,  
Valeur de première classe conve-  
nables pour placements en fidéi-  
commis. Toujours en mains.  
1724, NOTRE-DAME, MONTREAL.

LA LIBRAIRIE  
ANCIENNE ET MODERNE

LIVRES NEUFS ET D'OCCASION  
COLLECTION DES  
*Principaux Romanciers*  
FRANCAIS

Dernières nouveautés recues chaque semaine.  
Grand choix d'ouvrages d'occasion.  
SPECIALITE de LIVRES CANADIENS  
RELIURES ET IMPRESSIONS

Attention particulière aux commandes par la poste  
ARCHAMBAULT & BELIVEAU,  
Libraires-Commissionnaires

TELL. BELL 698 1617 RUE NOTRE-DAME

PURIFIEZ VOTRE SANG

AU MOYEN DU

GOUDRON  
DE  
NORVEGE

C'est le dépuratif du

Sang par excellence

IL EST BIEN

SUPERIEUR A LA SALSEPAREILLE

Et ne manque jamais de guérir  
les maladies chroniques ré-  
sultant le plus souvent  
d'un

SANG VICIE

TELLES QUE

Les vieilles bronchites,  
Les maladies de la gorge,  
Les catarrhes,  
Les maladies des  
Rognons et de  
La Vessie,  
Les maladies de la peau,  
etc., etc.

GRAND FLACON

D'UN DEMIARD :

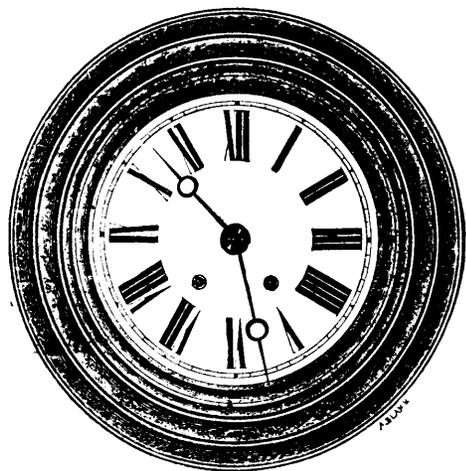
PRIX: - - 25 CTS

Chez tous les pharmaciens

DEMANDEZ-LE



HORLOGES! HORLOGES!



N'ACHETEZ PAS

VOS HORLOGES

AVANT D'AVOIR VU NOTRE ASSORTIMENT ET NOS BAS PRIX

Nous venons de recevoir de la fabrique un choix considerable de

HORLOGES MUSICALES, HORLOGES DE FANTAISIE, REVEIL-MATINS

Toutes nos horloges sont garanties

Adressez-vous aux quartiers généraux du bon marché.

En gros seulement

The AMERICAN CLOCK Co. No 1611, rue Notre-Dame, coin St-Gabriel MONTREAL

APPEL AU CLERGE

A VENDRE

AU PROFIT DE

LA COLONISATION

(Pour un missionnaire)

18 BEAUX TABLEAUX A L'HUILE

A PRIX MODIQUES

CHEZ

M. ALBERT GAUTHIER

Marchand d'ornements d'église

RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

CHAMPAGNE "COUVERT"

LE MEILLEUR CHAMPAGNE



IMPORTE AU CANADA

En Vente Partout. Essayez-le

Seuls AGENTS au CANADA :

LAPORTE MARTIN & CIE

Epiciers en Gros - MONTREAL.

IMPRIMERIE BILAUDEAU

1635, RUE NOTRE-DAME

(En face de la rue St-Jean-Baptiste)

MONTREAL

On se charge de travaux d'imprimerie en général :

LIVRES, BROCHURES, JOURNAUX, REVUES, ETC.

SPECIALITE :

Imprimés pour le commerce.

PRIX TRES MODERES

P.-D. BILAUDEAU,

Gerant

LANGELIER & CIE

AGENTS FINANCIERS

16, rue St-Sacrement

BUREAU No 4 MONTREAL

ARGENT A PRETER

Sur billets, hypothèques, etc. etc.

ACHATS ET VENTES

De debentures, bons du gouvernement, etc.